1033

LA SONNETTE DU DIABLE,

DRAME FANTASTIQUE EN CINQ ACTES

ET DOUZE TABLEAUX,

AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE,

Tiré des Mémoires du Diable, de **FRÉDRIC SOULIÉ**,

PAR

MM. AMICET BOURGEOIS ET P. DE GUERVILLE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 18 SEPTEMBRE 1849.

Bayerische Staatsbibliothek München

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

SATAN	MM.	RAUCOURT.
ARMAND DE LUIZZI		LACRESSONNIÈRE.
BARNET		SAINT-LÉON.
DE CERNY		SURVILLE.
PIERRE		FRANCISQUE Jᵉ.
SIMIANE		AD. RÉAL.
PINGOUIN		BEAUMONT.
HENRI		ROSIER.
UN GÉNÉRAL		FRUMENCE.
MICHEL		LEGRAND.
UN MAGISTRAT		RICHER.
LEONIE DE CERNY	Mmes	ROGER-SOLIÉ.
HENRIETTE		FERNAND.
LOUISE		FANNY KLEINE.
CAROLINE DE LUIZZI		CLARISSE PEPIN.
HORTENSE BURÉ		VALTIN.
JULIETTE		BRUNEVAL.
MÈRE ÉTIENNE		DELPHINE BARON.
SOEUR ANGÉLIQUE		DANIEL.
SOEUR TOURIÈRE		CLAIRE.

Digitized by Google

LA CHAMBRE INFERNALE.

PROLOGUE.

Un cabinet style Louis XIII, au château de Ronquerolles. — A droite, une haute cheminée. — Au-dessus, les armoiries des Luizzi. — A gauche, un bureau en ébène; près du bureau, un fauteuil; au-dessus du bureau, un portrait. Près de la cheminée, un fauteuil très-grand et de forme gothique. — Au fond, une alcôve, un lit. — Au pied du lit, une grande horloge. — Portes latérales.

SCENE I.

BARNET, PIERRE, FERMIERS.

(*Barnet est assis devant le bureau, les Fermiers sont debout devant lui. Pierre arrange le bois dans la haute cheminée.*)

BARNET.

Je vous le répète, messieurs, les divers beaux des métairies, bois, herbages et cours d'eau, dépendants du domaine de Ronquerolles, ne seront renouvelés par monsieur le baron Armand de Luizzi qu'aux conditions que je viens de vous faire connaître...

LE FERMIER.

Elles sont un peu bien dures, monsieur Barnet!

BARNET.

Elles ne changeront pas... L'entêtement est le type caractéristique du baron de Luizzi!

LE FERMIER.

C'est égal, nous parlerons à monsieur le Baron, nous le verrons demain.

BARNET.

Demain! mais il doit quitter le château au point du jour!...

PIERRE.

Ça c'est vrai... les chevaux de poste sont commandés.

LE FERMIER.

Lui aussi, comme son père, il ne restera que vingt-quatre heures à Ronquerolles?... Ah ça... qu'est-ce qu'il a donc ce château qu'il semble que les propriétaires y rôtissent, et qu'ils s'en sauvent comme de la peste?... Vous devez savoir ça vous, monsieur Barnet, qui êtes le notaire de la famille depuis plus de cent ans?...

PIERRE.

Ah! depuis plus de cent ans... en voilà une bonne!

Digitized by Google

LE FERMIER.

De père en fils, bien entendu.

BARNET.

Je ne sais rien, sinon que le baron Hugues de Luizzi, père de monsieur Armand, vint il y a vingt-sept ans me trouver dans mon étude à Toulouse... il héritait de son père le baron Etienne de Luizzi... je l'accompagnai quand il prit possession de ce manoir, où il ne passa en effet qu'une nuit... Monsieur Armand de Luizzi est venu me prendre hier à Toulouse; il est arrivé ce matin à Ronquerolles, et n'y passera non plus qu'une nuit!

LE FERMIER.

C'est bien étonnant tout d'même, et ça ferait presque croire à ce qu'on raconte dans le pays de ce qui se passa ici durant l'unique nuit que le dernier propriétaire de Ronquerolles habita son château.

BARNET.

Et que dit-on?...

PIERRE, *se rapprochant.*

Oui, qu'est-ce qu'on dit?...

LE FERMIER.

Que lorsque minuit sonna... cette salle s'éclaira tout à coup, ni plus ni moins que si elle était en feu... et ça jusqu'au jour... Cependant, quand le propriétaire partit le matin, il annonça avoir parfaitement dormi... Tenez, le père Simonneau, le concierge, est entré tout de suite dans cette chambre après le départ de son maître... et... il a retrouvé tout à la même place, seulement il nous disait qu'on y sentait le soufre comme si que le diable y aurait passé.

PIERRE.

C'est effrayant ça!... pourvu que monsieur ne me fasse pas coucher ici!...

BARNET.

Contes de bonnes femmes que tous cela... Le château est triste, isolé... et les riches barons de Luizzi, plutôt que de s'enterrer ici, s'empressent d'aller dépenser leur vie et leur fortune à Paris ou à Toulouse... mais, si le château est abandonné et menace ruine, les biens qui en dépendent sont d'un excellent rapport; et je vous engage à signer tout de suite les actes qui vous assurent le fermage de ces biens...

LE FERMIER.

Puisqu'il n'y a pas moyen d'obtenir mieux... faut en passer par où vous voulez... Je signe, et les autres feront comme moi.

BARNET *se lève donne la plume au Fermier, qui après avoir signé passe la plume aux autres. Pendant ce temps :*

Pierre?...

Digitized by Google

PIERRE, *allant à lui.*

Monsieur ?...

BARNET.

Où est votre maître?...

PIERRE.

Monsieur le Baron se promène sur la terrasse; il m'a ordonné d'aller le prévenir quand votre grimoire serait fini.

BARNET.

Annoncez-lui que tout est signé, et qu'avant de quitter le château, je désire vivement le voir, lui parler.

PIERRE.

Oh ! vous partez... Je voudrais bien faire comme vous, et être loin d'ici !

BARNET.

Comment ! Pierre, vous, Parisien, vous êtes aussi crédule que ces... paysans !...

PIERRE.

Monsieur le notaire... c'est une faiblesse, je ne dis pas non... mais je crois au diable et aux revenants. (*Il sort à gauche.*)

LE FERMIER.

Tout est paraphé, monsieur Barnet !...

BARNET, *retournant au bureau et feuilletant les actes.*

Bien !

LE FERMIER, *aux autres à mi-voix.*

L'affaire n'est pas encore trop mauvaise, les moutons auraient pu être tondus de plus près !... (*Haut.*) Bonsoir, monsieur Barnet ! (*Avec intention.*) Bonne nuit au baron de Ronquerolles. (*Ils sortent à droite.*)

SCENE II.

BARNET, *puis* LUIZZI.

BARNET.

En 1833, croire encore aux sorcelleries, aux miracles !... Si ces gens-là avaient lu le Voltaire Touquet... ou le *Constitutionnel !...*

LUIZZI, *entrant à gauche.*

Eh bien, mon cher tabellion, avez-vous convenablemeut rançonné nos fermiers ?... autrefois j'aurais dit nos vassaux !

BARNET.

J'ai fait de mon mieux... voici les baux renouvelés !

LUIZZI.

Oh ! gardez toutes ces paperasses, monsieur Barnet... je prendrai cela chez vous... en passant à Toulouse demain comme vous

Digitized by Google

me l'avez conseillé; j'irai m'entendre pour la coupe des grands bois de Saint Gracien... avec...

BARNET.

Avec monsieur Buré, le riche maître de forges. Monsieur le baron, votre père, a fait avec lui d'exellents marchés !...

LUIZZI

Qu'est-ce que c'est que ce M. Buré ?...

BARNET.

C'est un très-digne homme, et son beau-frère, M. de Cerny, jouit de la plus belle réputation du département.

LUIZZI.

Ah ! ce M. Buré est marié ?

BARNET.

A une femme charmante, la vertu même...

LUIZZI, *riant.*

Vous croyez donc à la vertu des femmes, Barnet ?...

BARNET.

Je suis marié en secondes noces, monsieur le baron !

LUIZZI, *soupirant.*

Je ne demanderais qu'à croire comme vous !... Décidément, vous tenez à partir ce soir, je vous aurais donné demain une place dans ma berline...

BARNET.

Impossible, monsieur le baron... j'ai promis à madame Barnet de rentrer, et madame Barnet est...

LUIZZI.

La vertu même aussi... Oh ! je ne doute pas de celle de madame Barnet... elle est notariée... A revoir donc, mon cher ami !...

BARNET.

Pardon, monsieur le baron... en vous remettant à votre retour d'Italie les papiers de la succession, j'ai omis une lettre scellée, cachetée par moi sous les yeux de votre père, qui l'avait écrite sur son lit de mort !

LUIZZI.

Donnez, monsieur Barnet... sans doute quelques dispositions en faveur de Caroline, ma sœur. Quelles que soient les dernières volontés de mon père, elles seront scrupuleusement accomplies.

BARNET.

Monsieur le baron, j'ai l'honnenr de vous présenter mes respects !

LUIZZI.

A bientôt, Barnet, à bientôt ! (*Barnet sort.*)

Digitized by Google

SCENE III.

LUIZZI, *puis* PIERRE.

LUIZZI, *s'approchant de la porte de gauche.*

Pierre... Pierre?...

PIERRE.

Monsieur a appelé?...

LUIZZI.

Fais-moi du feu!... (*Il s'approche du bureau, dépose la lettre de son père et prend un agenda.*)

PIERRE, *regardant autour de lui.*

Oui, monsieur!...

LUIZZI.

Dépêche-toi!...

PIERRE.

Oui, monsieur. (*A part.*) Je ne vois encore rien d'extraordinaire!

LUIZZI, *prenant des notes.*

Demain, visite à la famille Buré... après-demain, au couvent des Carmélites; ma chère sœur doit m'attendre bien impatiemment... je verrai là cette Juliette dont elle me parle dans toutes ses lettres...

PIERRE, *se levant tout à coup.*

Ah!

LUIZZI.

Qu'as-tu donc?

PIERRE.

Monsieur, monsieur, est-ce que vous ne sentez pas comme une odeur de soufre ici?...

LUIZZI.

Certes!...

PIERRE, *à part.*

Est-ce que la diablerie va commencer?

LUIZZI.

Poltron!... tu as jeté toute une botte d'allumettes dans ce foyer!...

PIERRE.

Vous croyez que ça vient de là?...

LUIZZI.

Va-t'en!...

PIERRE.

Je ne demande pas mieux!...

LUIZZI.

Que les chevaux soient à la berline au point du jour!

Digitized by Google

PIERRE.

Louis, le cocher est prévenu.

LUIZZI.

C'est bien.

PIERRE.

Bonne nuit, monsieur!

LUIZZI, *lui tournant le dos.*

Bonsoir. (*Pierre sort à gauche.*)

SCENE IV.

LUIZZI, *seul.*

Maintenant, ouvrons cette lettre de mon père... C'est singulier, je devrais être impatient de savoir ce qu'elle renferme... et j'hésite... Allons donc... (*Il ouvre la lettre et lis.*) « Mon cher » Armand... mon aïeul Pierre Luizzi n'était qu'un obscur vas- » sal, il voulût être gentilhomme, il est mort baron de Luizzi!.. » Mon père Etienne de Luizzi était plus laid que Roquelaure, » il voulut être aimé, il est mort adoré de la plus charmante » femme de France... Enfin moi, Hugues de Luzzi, pauvre dans » le présent... sans espérance dans l'avenir, j'ai voulu être » riche, je mourrai cinq fois millionnaire... le vœu formé par » un Luzzi dans la chambre où tu liras cette lettre, et avant que » minuit sonne, ce vœu, quel qu'il soit, doit s'accomplir... » (*Parlé.*) Voilà qui est bien extraordinaire!... (*Reprenant.*) « Pour cela, mon fils, soulève le cadre du portrait du premier » baron de Luizzi... pousse un ressort caché dans la tapisserie, » et sur l'unique tablette de l'armoire qui s'ouvrira, tu trou- » veras une petite sonnette formée d'un métal inconnu; agite » cette sonnette, et prononce ce seul mot: Viens!!!... Alors » un être bizarre, étrange, t'apparaîtra... il deviendra ton » esclave... Pour le contraindre à t'obéir il te suffira de faire » tinter ta sonnette magique!... Il me reste à nommer celui que » tu vas appeler; signe-toi, mon fils, il s'appelle Satan!!!... » (*Avec effroi; parlé*) Satan!.. oh! j'ai le délire!.... Non, cela est écrit! (*Reprenant.*) « Si plus heureux et plus sage que les » trois Luizzi qui t'ont précédé... tu ne désires, tu n'ambition- » nes rien... jette au feu cette lettre... brise cette sonnette... et » fais dire à la cathédrale de Toulouse une messe pour le repos » de mon âme!... FRANÇOIS DE LUIZZI... » (*Luizzi laisse tomber sa tête entre ses mains, et reste ainsi quelques secondes.*) Non, je ne suis pas le jouet d'un rêve insensé!... non... cette lettre est bien sous mes yeux... cette écriture est bien celle de mon père, et pourtant, je doute... je doute encore... (*Relisant.*) « Soulève » le cadre du portrait du premier baron de Luizzi... » (*Parlé.*) Le voilà... (*Relisant.*) « Presse le ressort caché dans la tapis-

Digitized by Google

» serie.... » (*Se levant.*) Voyons !... (*Il soulève le cadre.*) Voilà le ressort... l'armoire s'ouvre, tout est vrai ! Oh ! mais, si c'est une épreuve... j'en triompherai... oui, je brûlerai cette lettre... je briserai cette... (*Riant d'un rire nerveux.*) Ah ! ah ! ah ! Allons donc ! je reviens aux croyances du moyen âge... le diable apparaissant en 1833... à Ronquerolles, comme à l'Opéra... tout cela n'est qu'une raillerie ! (*Regardant la lettre qu'il va jeter sur son bureau.*) 23 décembre 1832... c'est le 23 décembre que mon père a écrit cette lettre... (*gravement*) la veille de sa mort, si près de la tombe, il a usé ses dernières forces à tracer ces lignes... Oh ! tout est vrai... Eh bien ! alors même, qu'ai-je à demander à cette puissance infernale qu'il dépend de moi d'évoquer ?... Je suis jeune, noble et riche ; pour moi, la vie est belle... La vie est belle, oui, pour celui qui pourrait y marcher d'un pas ferme et assuré... pour celui qui ne serait plus trompé par de faux dehors... pour celui enfin qui lirait dans le cœur des hommes, livre fermé pour tous, ouvert pour Dieu seul... alors celui-là pourrait sans crainte donner sa confiance, son amitié, son amour, ah ! tout voir, tout savoir... (*Regardant l'horloge.*) Je n'ai plus qu'une minute, non, je résisterai !... je... l'aiguille marche... l'heure va sonner... oh ! je veux voir !... je veux savoir !... (*Il agite la sonnette, et prononce le mot :*) Viens !... (*Aussitôt paraît dans le fauteuil gothique un personnage vêtu d'une riche et longue robe de chambre.*)

SCÈNE V.

LUIZZI, SATAN.

LUIZZI.

Ah !... fils de l'enfer, ce n'est pas sous cette forme que je m'attendais à te voir !...

SATAN, *fumant.*

D'abord, mon cher, je ne sais pas pourquoi vous me tutoyez... c'est de fort mauvais goût... je vous ferai observer aussi qu'en m'appelant fils de l'enfer... vous dites une bêtise... Je ne suis pas plus le fils de l'enfer que vous n'êtes le fils de cette chambre, parce que vous l'habitez !...

LUISSI.

Tu es cependant celui que j'ai appelé...

SATAN, *s'avançant vers Armand.*

Vous êtes un faquin... est-ce que vous croyez parler à Pierre, votre valet de chambre ?

LUIZZI.

Je parle à celui qui est mon esclave ! (*Il pose la main sur la sonnette.*)

Digitized by Google

SATAN.

Comme il vous plaira, monsieur le baron; mais, par ma foi!.. vous êtes bien un véritable jeune homme de votre époque, ridicule et tutor. . c'est dommage, car vous portez un assez beau nom, vous avez bon air, et vous pouvez vous passer de ridicules pour vous faire remarquer.

LUIZZI, *assis.*

Le diable fais de la morale... c'est étrange...

SATAN.

Je ne fais pas de morale... Si le ciel m'avait fait la grâce de m'accorder des enfants, je leur aurais donné deux vices plutôt qu'un ridicule...

LUIZZI.

Satan doit être en fonds pour cela!...

SATAN.

Beaucoup moins que le plus vertueux bourgeois de Paris... Profiter des vices, ce n'est pas les avoir... prétendre que le diable a des vices, ce serait avancer que le médecin qui vit de vos infirmités est malade... que l'avoué qui s'engraisse de vos procès est un plaideur... et que le juge qu'on paye pour punir les crimes est un assassin!

LUIZZI, *agitant la sonnette.*

Assez! (*Aussitôt Satan change de forme, sa riche robe de chambre a disparu, Luizzi voit à sa place un grossier valet en livrée.*)

SATAN, *changeant de ton.*

Voilà mossieu!

LUIZZI, *étonné.*

Qui es-tu?...

SATAN.

Votre très-humble valet, m'sieu!

LUIZZI.

Que viens-tu taire ici?...

SATAN.

Prendre les ordres de mossieu!

LUIZZI.

Tu sais bien pourquoi je t'ai appelé!...

SATAN.

Non, mossieu!

LUIZZI.

Tu mens!

SATAN.

Oui, mossieu!

LUIZZI.

Comment te nommes-tu?

Digitized by Google

SATAN.

Comme vous voudrez, mossieu !

LUIZZI.

N'as-tu pas un nom de baptême ?... (*Rire de Satan.*) Enfin, réponds, n'as-tu pas un nom ?

SATAN, *se redressant.*

J'en ai tant qu'il vous plaira... j'ai servi sous toute espèce de maîtres ; en dernier lieu j'ai été chez un agent de change !

LUIZZI.

Eh bien !

SATAN.

Cet agent de change voulut me donner à toute force le nom de Jules, parce que l'amant de sa femme se nommait Jules, et que le mari trouvait un plaisir infini à dire devant sa femme... Cet animal de Jules... ce butor de Jules... et cœtera, et cœtera... Je je m'en allai de moi-même, fatigué que j'étais de recevoir des injures par procuration... j'entrai chez une danseuse qui entretenait un pair de France.

LUIZZI.

Tu veux dire chez un pair de France qui entretenait une danseuse !

SATAN.

Je veux dire ce que j'ai dit...

LUIZZI.

Soit .. mais enfin quoique tu sois le même esprit, sous un aspect différent, tu me déplais sous cette forme... ne peux-tu en changer ?

SATAN.

A une condition... c'est que vous me donnerez une des pièces de monnaie renfermées dans cette bourse ! (*Une bourse paraît sur la table.*)

LUIZZI.

Cette bourse, qui l'a donc placée là, et que renferme-elle ?...

SATAN.

Une monnaie précieuse, sans doute, mais qui ne peut avoir cours que de vous à moi !... voyez !

LUIZZI, *ouvre la bourse et en retire une pièce.*

Un mois de la vie d'Armand de Luizzi... (*Fermant la bourse.*) Je ne paie pas un caprice si cher.

SATAN.

Vous êtes devenu avare, mon maître !..

LUIZZI.

Comment cela ?

Digitized by Google

SATAN.

C'est que vous avez jeté beaucoup de cette monnaie pour obtenir moins que vous ne demandez aujourd'hui !

LUIZZI.

Je ne me le rappelle pas.

SATAN.

S'il m'était permis de vous faire votre compte, vous verriez qu'il n'y a pas un mois de votre vie que vous ayez donné pour quelque chose de raisonnable !...

LUIZZI.

Je te le répète, ton aspect me déplaît souverainement ! je me souviens que tu dois m'obéir !... (*Satan change encore d'aspect; cette fois, c'est un élégant du jour en tenue de bal, bottes vernies, gants paille, manchettes blanches, lorgnon dans l'œil et canne à pomme d'or.*) Je t'aime mieux comme cela !...

SATAN.

Me voici prêt à accomplir le marché que j'ai fait avec ta famille, et par lequel je dois donner à chacun des barons de Luizzi ce qu'il me demandera... chacun de tes ancêtres a souhaité ce qu'il croyait le bonheur !...

LUIZZI.

Et tous se sont trompés, n'est-ce pas?...

SATAN.

Tous !... Ils m'ont demandé de la noblesse, de l'amour, de l'argent... ni la noblesse, ni l'amour, ni l'argent n'ont pu les rendre heureux.

LUIZZI.

Je tenterai pourtant la terrible épreuve qui m'est offerte... tu pourras faire pour moi ce que tu as fait pour eux, me protéger ? tu pourras me montrer à nu les passions des autres hommes... leurs espérances, leurs joies, leurs douleurs intimes... le secret de leurs existences, enfin, tu peux être la lumière infaillible qui m'éclaire et me guide ?

SATAN.

Je peux tout cela ; mais je dois t'apprendre que tes ancêtres s'étaient engagés à m'appartenir si dans l'espace de dix années, ils n'avaient pas connu ce que l'homme appelle le bonheur... Il faut que tu saches encore que chaque fois que tu agiteras cette sonnette et que je t'apparaîtrai, tu devras payer chacune de mes révélations au prix d'une des pièces renfermées dans cette bourse... sois économe Luizzi... car je ne fais pas crédit... voilà notre sous-seing privé... j'ai laissé en blanc le nom de la chose que tu demanderas... remplis-le toi-même !...

Digitized by Google

LUIZZI, *écrivant.*

Voir... savoir!...

SATAN.

Signe! (*Luizzi signe.*)

SATAN.

C'est bien... A présent, mon maître, en quelque lieu que tu sois, à quelque heure de jour ou de nuit que tu m'appelles, tu me trouveras prêt à t'obéir... Sois heureux, Luizzi, ou tu seras damné!... (*Il disparaît au milieu d'un immense éclat de rire.*)

LUIZZI.

Damné!!... (*Il tombe sur un fauteuil, reste un moment immobile. — On frappe à la porte de droite.*)

PIERRE, *en dehors.*

Peut-on entrer... monsieur?...

LUIZZI.

Qui est là!

PIERRE, *entr'ouvant la porte; à part.*

Il ne s'est pas couché!... (*Haut.*) C'est moi... Pierre! Hum! ça sent le brûlé!...

LUIZZI.

Que veux-tu?...

PIERRE.

Annoncer à monsieur qu'il fait jour.

LUIZZI.

Déjà!

PIERRE.

Et que la berline est prête.

LUIZZI.

Eh bien! partons... partons à l'instant même. (*Il sort vivement, Pierre le suit.*)

SATAN, *reparaissant dans toute sa laideur.*

Armand de Luizzi! malheur à celui qui peut tout voir et tout savoir!

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

LE COUPÉ DE LA DILIGENCE.

Le théâtre représente un des magasins de la forge de M. Buré. A droite, un escalier conduisant aux appartements. — A gauche, les bureaux. —

Digitized by Google

Au fond, et à travers d'une ferme à vitraux, on aperçoit les ateliers, la fonderie, etc.—En scène, des amas de fer, de fonte, d'énormes balances, etc.. enfin, tout la matériel d'un grand établissement métallurgique. — Au lever du rideau, tout est en mouvement dans l'usine, les marteaux frappent sur les enclumes, le feu brille dans les hauts fourneaux, des ouvriers, des hommes de peine, apportent des barres de fer qu'ils pésent sous l'inspection d'un contre-maître qui tient un carnet.

SCENE I.

LUIZZI, LE CONTRE-MAITRE, OUVRIERS.

LE CONTRE-MAITRE, *se retournant vers les bureaux.*

Madame Buré... deux cents kilos, pour la maison Paris et frères de Toulouse... Trois cents kilos pour la maison Raver, de Bordeaux.

LUIZZI, *au fond.*

Mais c'est l'enfer anticipé que cette usine!

PIERRE.

Tenez, monsieur, je crois que les bureaux sont par ici.

LUIZZI, *entrant.*

En effet!

LE CONTRE-MAITRE.

Que désire monsieur?

LUIZZI.

Je voudrais parler à monsieur Buré.

LE CONTRE-MAITRE.

Il est absent pour toute la semaine... mais s'il s'agit d'affaires, entrez là, monsieur... le caissier vous répondra.

PIERRE, *regardant les ouvriers.*

Sont-ils noirs!... les charbonniers sont des mitrons à côté de ces gens-là!

LUIZZI.

Il s'agit d'affaires en effet... mais comme celle que je viens proposer à monsieur Buré est très-considérable, j'aurais voulu en traiter directement avec lui.

LE CONTRE-MAITRE.

En ce cas, voici madame Buré, avec qui vous pourrez vous entendre.

LUIZZI, *à part.*

Si la reine de céans ressemble à ses sujets, la conversation ne sera pas longue. (*A ce moment, madame Buré sort du bureau; elle est jeune et jolie, simplement vêtue d'une robe de soie; tout en elle respire une exquise distinction.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme BURÉ.

LUIZZI.

Que vois-je !... la délicieuse personne !

LE CONTRE-MAITRE, *à Mme Buré,*

C'est un étranger qui voulait parler au patron.

Mme BURÉ.

Je regrette infiniment, monsieur, que mon mari...

LUIZZI.

Pour ma part, madame, je ne me plains plus de son absence... J'ai à vous offrir un marché que je considère déjà comme fort avantageux pour moi, puisque je puis le faire avec vous.

Mme BURÉ.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

LUIZZI.

Je suis le baron de Luizzi, madame.

Mme BURÉ.

Ah ! fils du baron Hugues de Luizzi, avec lequel mon mari était en relations depuis longtemps... (*Sur un signe de Mme Buré, le contre-maître et les ouvriers se sont éloignés.*)

PIERRE, *les suivant.*

Pristi ! la jolie femme !

Mme BURÉ.

Vous veniez nous proposer, sans doute, l'acquisition d'une de vos belles forêts de Ronquerolles ?

LUIZZI.

Je comptais en effet parler chiffres et bois avec monsieur Buré, quoique je m'y entende fort peu... mais je crains qu'avec vous un pareil marché...

Mme BURÉ.

J'ai la procuration de mon mari, monsieur... le marché sera bon.

LUIZZI.

Pour qui ?

Mme BURÉ.

Mais pour tous deux, j'espère... (*Souriant.*) Si vous vous entendez peu aux affaires, monsieur... je suis... honnête homme... j'y mettrai de la probité...

Mme BURÉ, *appelant.*

Dilois... Dilois ! (*Un commis passe sa tête par la porte du bu-*

Digitized by Google

reau.) Donnez-moi le dernier marché passé avec feu le baron de Luizzi.

LUIZZI.

Est-ce avec vous qu'il a traité, madame ?... c'est que s'il en était ainsi, je ne m'y fierais pas... (*Le commis remet un papier à Mme Buré.*)

Mme BURÉ, *souriant.*

Rassurez-vous, monsieur... il y a douze ans... je n'étais pas mariée...

LUIZZI, *à part.*

C'est juste... j'ai fait là un bien sot compliment !

Mme BURÉ, *qui a regardé le marché.*

La date de ce marché réveille en moi un bien triste souvenir... A cette époque notre famille était en deuil... une sœur aînée que je chérissais, avait vu s'altérer gravement sa santé... les médecins avaient ordonné un voyage en Italie... nous espérions que la pureté, la douceur du climat, conserveraient Henriette à notre tendresse... elle partit sous la conduite de Félix de Cerny, notre frère... et elle est morte... morte comme une exilée, sur la terre étrangère !

LUIZZI.

Pardonnez-moi, madame, d'avoir involontairement reporté votre pensée...

Mme BURÉ.

Parler de mon Henriette, monsieur, c'est presque du bonheur pour moi... et cette douce consolation m'est interdite... je ne puis même pas prononcer son nom devant mon frere, qui est resté inconsolable de sa perte.

LUIZZI.

Votre sœur a succombé...

Mme BURÉ.

A un chagrin d'amour.

LUIZZI.

D'amour !

Mme BURÉ.

Oui... les femmes seules meurent de cette maladie... Henriette aimait secrètement un jeune homme... monsieur Léon Delannois, commis dans les bureaux de monsieur de Cerny... Mon frère avait dû rêver pour Henriette une toute autre alliance... il congédia monsieur Delannois... aussitôt une invincible mélancolie s'empara de notre sœur... une affection de poitrine se déclara... et je vous l'ai dit, cette affection devint mortelle !

LUIZZI.

Et monsieur Delannois ?

Digitized by Google

Mme BURÉ.

N'a pas reparu dans le département.

LUIZZI.

Cet homme était indigne d'être aimé!

Mme BURÉ.

Le ciel nous a encore pris en pitié... Monsieur Léon a tué notre pauvre sœur... il aurait pu la déshonorer... et pour une femme, monsieur le baron, mieux vaut la mort au cœur que la rougeur au front!... A mon tour, pardonnez-moi... (*souriant*) et revenons à notre marché...

LUIZZI.

Je le signe aveuglément, madame...

Mme BURÉ.

Vous feriez mieux d'attendre monsieur Félix de Cerny, mon frère... il est en visite au château de monsieur de Crémancé.

LUIZZI.

Monsieur de Crémancé!

Mme BURÉ.

Vous le connaissez, monsieur?

LUIZZI.

Parfaitement, madame... Cet hiver j'ai eu occasion de le rencontrer plusieurs fois dans le monde, où il présentait, par anticipation d'ailleurs, sa fille... une délicieuse personne... mademoiselle Léonie de Crémancé...

Mme BURÉ.

Oui, monsieur le baron... aux Carmélites.

LUIZZI.

Aux Carmélites!... mais c'est là qu'est ma sœur!

Mme BURÉ.

C'est vrai, monsieur de Luizzi... sous peu de jours mademoiselle Léonie de Crémancé doit quitter les Carmélites pour devenir la femme de mon frère.

LUIZZI, *saluant légèrement.*

Ah! ah! je comprends et j'excuse de tout mon cœur l'absence de monsieur de Cerny.

Mme BURÉ.

Il revient ce soir... Félix de Cerny est notre associé, et se charge d'ordinaire de la rédaction des marchés importants... veuillez l'attendre, monsieur... et même si j'osais...

LUIZZI.

Que feriez-vous?

Mme BURÉ.

Je vous prierais d'accepter pour aujourd'hui la modeste hos-

Digitized by Google

pitalité que mon mari aurait été heureux de vous offrir... Monsieur de Luizzi, votre père, a fait souvent cet honneur à monsieur Buré...

LUIZZI.

On ne peut refuser, madame, ce qui est si gracieusement offert.... Il serait d'ailleurs trop tard pour me présenter ce soir au couvent des Carmélites... j'accepte!

Mme BURÉ.

Je vous en remercie... Permettez-moi d'aller donner quelques ordres; jusqu'à l'heure du souper, liberté tout entière.... monde Luizzi, vous êtes chez vous... (*Elle salue gracieusement et sort.*)

SCENE III.

LUIZZI, *puis* SATAN *en ouvrier.*

LUIZZI, *la suivant des yeux.*

Quelle ravissante créature! quelle gracieuse simplicité!.... Allons, Barnet a bien jugé cette femme...

SATAN, *qui jette des barres de fer.*

Ah! oui-dà!

LUIZZI.

Tiens!... tu m'écoutais, mon garçon?...

SATAN.

Non, m'sieu... j'ai entendu, v'là tout!

LUIZZI.

Alors tu avais des raisons pour entendre?

SATAN.

Peut-être bien!

LUIZZI.

Ah!... mon garçon, je ne comprends rien aux énigmes... j'aime qu'on m'aide à deviner... et quand on prend la peine de m'aider... (*il tire sa bourse*) je paie cette peine.

SATAN.

Pas de cette bourse-là, monsieur le baron... de l'autre.

LUIZZI, *reculant.*

Hein!...

SATAN.

Je ne vous croyais pas myope, mon maître!

LUIZZI.

Satan!... mais je ne t'ai pas appelé!

SATAN.

C'est vrai.

LUIZZI.

Tu venais ici pour me tenter?

Digitized by Google

SATAN.

Du tout... je me promène... c'est jour de sabbat.

LUIZZI.

Tu m'as recommandé d'être économe, de mon... c'est ma vie qui est dans cette bourse... et je ne la prodiguerai pas !

SATAN.

Tu feras bien !... Bonsoir!

LUIZZI.

Un moment encore... je sais de quel prix je dois payer chacune de tes révélations.

SATAN.

Et tu recules devant la dépense ?...

LUIZZI.

Non... j'ai voulu lire dans le cœur humain... connaître ses secrets les plus ténébreux... une femme m'est apparue, je crois à l'honneur, à la vertu de cette femme...

SATAN, *riant.*

Ah ! ah !

LUIZZI.

Mais je ne veux pas être dupe... s'il y a un secret dans sa vie, je veux le savoir...

SATAN.

A quoi cela te mènera-t-il ?...

LUIZZI.

A mieux juger à l'avenir.

SATAN.

La vertu des femmes, monsieur le baron, est une chose de circonstance... un hasard peut la faire chanceler et la laisser choir... sans qu'il y ait de leur faute.

LUIZZI.

Mme Buré a-t-elle donc trompé son mari ?...

SATAN.

Elle lui a rendu un service immense.

LUIZZI

En le trompant ?...

SATAN.

L'aventure qui est arrivée à Mme Buré est un secret entre elle et le tombeau... personne au monde ne pourrait le la conter, si ce n'est elle ou moi... elle mériterait au reste de figurer dans mes mémoires !

LUIZZI.

Les mémoires du diable !...

Digitized by Google

SATAN.

Eh !... le titre serait piquant... et toutes les dévotes se disputeraient le livre.. L'on écrira un jour ce livre... oui... un poëte viendra rêvant un chant pur et sacré... la sincère et grave exaltation de la vérité... il demandera à ce peuple de Paris, une oreille attentive pour celui qui parle honnêtement et bien... il le verra ce monde suspendu aux récits effrayants d'une gazette criminelle... il entendra ce public débauché lui crier : Va-t'en ou amuse-moi !... as-tu d'effrayantes bachanales de crimes ou des passions impossibles à me raconter... alors, parle, je t'écouterai peut-être une heure... sinon, tais-toi, et va mourir dans la misère et dans l'obscurité !.. La misère !.. ce vice punit par le mépris !... L'obscurité ! ce supplice si bien nommé... c'est-à-dire l'exil du soleil... la misère, l'obscurité... le poëte n'en voudra pas !... alors, que fera-t-il ? il prendra une plume... une feuille de papier, et il écrira en tête : Mémoires du diable !... et il dira au siècle : Ah ! vous voulez de cruelles choses pour vous réjouir... soit, monseigneur... voilà un coin de ton histoire... je tiens la glace, regarde-toi.

LUIZZI.

Je t'ai demandé le secret de Mme Buré... et j'attends !...

SATAN.

C'est vrai... je bavarde comme un feuilleton... Tiens... nous sommes en 1829...

LUIZZI.

Il y a quatre ans de cela ?

SATAN.

Juste .. au mois de février... dans le coupé de la diligence de Toulouse à Castres.

LUIZZI.

Bon !... m'y voilà... en route.

SATAN.

Mme Buré... notre madame Buré d'ici était dans ce coupé.

LUIZZI.

Toute seule ?...

SATAN.

Oui... toute seule... avec un jeune lieutenant d'artillerie.

LUIZZI.

Aie !...

SATAN.

Non... attends... ils ne se connaissaient pas... et ne s'étaient même jamais vus.

LUIZZI.

Tu me rassures.

Digitized by Google

SATAN, *souriant.*

Patience... en voyage le froid est un merveilleux auxilaire pour les... rapprochements.

LUIZZI.

A qui le dis-tu ?...

SATAN.

C'est juste; tu as beaucoup voyagé... M. Ernest... il s'appelait Ernest... en profita comme tu aurais pu le faire toi-même... juges-en... Premier relais : « Mon Dieu, madame, il est impossible de se mettre en route avec plus d'imprudence !... vous n'avez rien pour vous garantir du froid !... » et aussitôt, notre lieutenant d'offrir un mouchoir de soie pour mettre autour du cou, et de jeter son manteau par terre, pour couvrir les pieds de la charmante voyageuse... Elle accepte simplement, silencieusement; enhardi par ce premier succès, et croyant avoir affaire à une aventure vulgaire, Ernest se laisse glisser doucement sur le coussin et s'approche de Mme Buré, jusqu'à ce qu'il rencontre ses genoux.

LUIZZI.

Ah! diable!

SATAN, *comme si on l'appelait.*

Plaît-il?...

LUIZZI.

Rien... continue... que fit Mme Buré?...

SATAN.

Elle se retira vivement, et dit ces deux mots : « Oh! monsieur !... »

LUIZZI.

A la bonne heure !... c'était une femme honnête.

SATAN.

Parbleu ! où serait le charme de l'aventure ?... Second relais... Les voyageurs étaient descendus à l'exception de Mme Buré et d'Ernest... tous les deux étaient immobiles et silencieux... tout à coup, le conducteur introduisit sa lanterne par la portière, pour chercher quelque chose dans une des poches du coupé... alors Ernest put voir que sa voisine avait dégagé ses pieds du manteau, et qu'elle avait déposé à côté d'elle le mouchoir de soie dont elle avait entouré son cou... c'était comme une rupture, comme des gages de confiance rendus.

LUIZZI.

Pauvre garçon !... c'est bien niais... mais à sa place, cela m'aurait fait de la peine.

SATAN.

Cela lui en fit aussi... et si bien que Mme Buré s'en aperçut, et

Digitized by Google

que touchée de compassion, elle finit par étendre doucement la main sur le coussin... elle y rencontra le mouchoir, le prit et le remit sur son cou... tout cela sans rien dire... « Ah! madame, s'écria Ernest, avec une véritable émotion... vous êtes un ange! » (*Riant.*) Ah! ah!

LUIZZI.

Moque-toi de moi si tu veux... mais à sa place j'en aurais dit autant.

SATAN.

Troisième relais.

LUIZZI.

Troisième relais... c'est étonnant comme je m'intéresse à ce qui se passe dans ce coupé... j'aurais voulu y être.

SATAN.

Curieux, va!... Le silence est de nouveau interrompu par Ernest qui s'écrie : « Madame, je crois que je suis amoureux de vous!... »

LUIZZI.

C'est charmant!... voilà donc Ernest qui lance une déclaration à brûle-pourpoint?...

SATAN.

Oui, et ce qui est plus fort... il menace la dame de la poursuivre dans le monde... de braver pour la revoir, père, mari, frère... que sais-je, enfin de la compromettre... « Mais, monsieur, dit-elle effrayée, il faut donc, parce que j'ai eu le malheur de vous rencontrer dans une diligence, que je sois condamnée à voir ma vie persécutée par vous!... mais si je vous écoute, monsieur... c'est qu'il me semble que vous me lisez tout haut un roman que j'entends les yeux fermés... — Et pensez-vous, madame, que je le laisserai sans dénoûment?... — J'y compte bien! — Sur mon honneur, madame, vous avez tort, il y en aura un tôt ou tard! — Arrêtez! » s'écrie-t-elle avec épouvante, en ouvrant une glace et en appelant le postillon.

LUIZZI.

C'est fini!... quel dommage!

SATAN.

Bah! la voiture roulait au galop... la voix de la belle éplorée se perdit dans le bruit et dans l'espace!

LUIZZI.

Quatrième relais.

SATAN.

Ah! tu y prends goût!... Au quatrième relais, c'est Mme Buré qui parle : elle tremble d'être compromise par ce cerveau brûlé qui menace de s'attacher à ses pas... elle entre en composition.

Digitized by Google

« Mais, monsieur, dit-elle, comment puis-je me sauver de vous? — Je vous aime assez pour échanger la passion obstinée... invincible que mon cœur vous a vouée... contre une heure, un moment, un éclair de bonheur... Vous serez pour moi la fortune qu'on poursuit sans relâche, jusqu'à ce qu'on l'ait atteinte... ou vous serez le trésor oublié que j'aurai rencontré par hasard sur une route, où je ne repasserai plus... — Mais, monsieur, c'est du délire!... et que penseriez-vous demain de la femme qui s'oublierait à ce point? — Demain, ce sera pour tous deux un rêve effacé... demain, il y aura entre vous et moi un abîme infranchissable! — Et qui me l'assurera? — Ma parole que je vous engage et ma vie que vous pourrez prendre si je manque à ma parole. — Ah! ma tête se perd! C'est toujours Mme Buré qui parle. Jurez-moi, monsieur, que vous ne tenterez jamais de me revoir... il y va de mon repos... de mon bonheur, de ma vie, Ernest!... Ah! mon Dieu! prends pitié de moi... » (*Riant.*) Ah! ah! ah! malheureusement ce n'était pas Dieu qui était en tiers dans le coupé de la diligence... c'était moi, et je n'eus pas pitié de la pauvre voyageuse... Un conseil, baron... si tu te maries, ne laisse jamais ta femme voyager seule, la nuit, dans un coupé de diligence.

LUIZZI.

Ah ça, mais, j'espère au moins que l'officier tint parole... que jamais il ne tenta de revoir madame Bure?

SATAN.

Il n'eut pas ce courage... il voulut la revoir...

LUIZXI.

Ah! fi...

SVTAN.

Poussé par... par moi peut-être... il chercha et trouva un prétexte plausible pout s'introduire chez monsieur Buré... on l'invita à dîner. . après le repas, il se trouva seul un moment avec madame Buré... « Hortense, lui dit-il, ai-je obtenu ma grâce?... — Cette nuit, lui répondit-elle avec calme, trouvez-vous à l'extrémite du petit chemin qui aboutit à un pavillon situé au fond du parc... j'y serai. » A minuit, il frappait doucement à la petite porte du pavillon... une femme ouvre la fenêtre... « Est-ce vous, Ernest?... — C'est moi. — Il faudra escalader cette fenêtre, car je n'ai pu retrouver la clef de la porte... » La fenêtre n'était qu'à cinq pieds du sol... Ernest en saisit le bord avec facilité... Mais au moment où il s'enlevait à la force des poignets pour achever de la gravir... il sentit comme un anneau de fer glacé s'appuyer sur son front, et il entendit ces mots glisser à son oreille... « Vous avez manqué à votre parole, vous êtes un infâme!... » Un coup de pistolet partit, et Ernest tomba mort au pied du pavillon.

Digitized by Google

LUIZZI, *avec épouvante.*

Ah ! adultère et homicide !... (*A ce moment, Mme Buré, souriante, paraît au haut de l'escalier. Satan a disparu.*)

Mme BURÉ, *descendant.*

Monsieur le baron, le dîner est servi, et j'attends votre bras. (*Elle vient poser son bras sur celui de Luizzi, qui sort à moitié fou.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

L'HONNÊTE HOMME.

Une petite chambre dans la maison de Mme Buré, un petit lit de repos, meubles simples, mais de bon goût. — Portes, fenêtres.

SCÈNE I.

PIERRE. *Il range la malle et le sac de nuit de son maître.*

Allons, nous ne serons pas mal ici... chambre bien close... un lit pour monsieur, un fauteuil pour moi... voilà pour la nuit. Pour ce soir, un excellent souper, puis, autour de soi, de bonnes figures... Madame Buré, par exemple... comme elle parle poliment à ses domestiques ! ça doit être une vraie sainte... et son frère, monsieur de Cerny, qui est arrivé juste comme on se mettait à table... voilà un homme comme il faut ! Eh bien ! monsieur qui était si gai en arrivant... était pâle comme un mort pendant le souper... Et il regardait madame Buré d'un air... mais d'un air... Il n'arrive pas... il m'a ordonné de l'attendre chez lui... il oublie en digérant que je n'ai pas mangé, et j'ai une faim... Je n'ai pas pu avaler une bouchée à ce damné château de Ronquerolles... il me semblait toujours que quelque revenant, quelque diablotin, allait venir me tirer par les pieds... Je n'en conviendrais pas devant le monde... Mais à moi, à moi tout seul, je puis me l'avouer... J'ai eu une peur... (*Pendant ces derniers mots, Luizzi est entré à pas lents et comme enseveli dans ses réflexions.*)

SCÈNE II.

PIERRE, LUIZZI.

LUIZZI.

Pierre !

PIERRE.

Hein !

LUIZZI.

Qu'as-tu donc ?

Digitized by Google

PIERRE.

Rien, monsieur. Monsieur m'a dit de l'attendre, est-ce pour défaire ses malles?

LUIZZI.

Non, nous partons demain!

PIERRE.

Déjà!... on est pourtant bien ici... C'est la maison du bon Dieu!

LUIZZI.

Je veux être en route au point du jour.

PIERRE.

Ça suffit, monsieur. D'ailleurs le postillon doit venir prendre les ordres de monsieur!

LUIZZI.

Bien!

PIERRE.

Je peux aller manger, monsieur?

LUIZZI.

Oui, si tu veux!

PIERRE, *à part.*

Je le veux absolument... C'est drôle... il n'a pas du tout l'air à son aise ici... (*Il sort.*)

SCENE III.

LUIZZI, *seul.*

Possesseur pour la première fois d'un secret à travers lequel je pouvais regarder une femme et la voir comme Dieu la voit, j'ai vainement cherché sur le visage d'Hortense Buré une expression de douleur et de remords... rien... Le calme impassible de ses traits ne s'est pas démenti un moment... La sérénité de cette femme m'épouvante... oh!... j'ai besoin d'air... j'étouffe!... (*Il ouvre la fenêtre.*) Je ne me trompe pas! là-bas, au bout de cette avenue... et sur cette éminence... c'est le pavillon où madame Buré attendit son amant; c'est là qu'une femme a osé commettre froidement un crime que le plus résolu des hommes n'aborde qu'avec terreur!... Pour éviter un scandale... cette femme s'est donnée sans amour... Pour éviter une honte, cette femme a tué! Oh non! Satan s'est joué de ma crédulité! Hortense Buré n'a pas fait cela! il n'y a pas eu de déshonneur... il n'y a pas eu de meurtre!...

SCENE IV.

ARMAND, PIERRE, *puis* CERNY.

PIERRE.

Monsieur le vicomte Félix de Cerny fait demander à monsieur le baron s'il peut le recevoir?

Digitized by Google

LUIZZI.

Sans doute !... (*M. de Cerny entre. Il est mis avec assez de recherche, quoique son costume soit d'une espèce simple et sévère. Sur sa figure pâle erre presque toujours le sourire.*) Laisse-nous, Pierre.

PIERRE.

Oui, monsieur. (*A part, regardant Cerny.*) Voilà une figure d'honnête homme !... (*Il sort.*)

CERNY.

Monsieur le baron, j'ai rédigé les clauses de notre marché... vous n'avez plus qu'à signer ce double que je garderai en échange de celui que je vous apporte...

LUIZZI.

Mille remercîments, monsieur... Permettez-moi de m'étonner de vous voir, vous, vicomte de Cerny, descendant d'une de nos plus vieilles familles de Toulouse... user votre vie à diriger les affaires d'une forge.

CERNY.

Le travail est une consolation... Depuis 1830, d'ailleurs, il n'y a plus de nobles en France... L'épée d'un gentilhomme appartenait jadis au roi... aujourd'hui la vie d'un citoyen appartient au pays... Cette active énergie que nos aïeux dépensaient avec leur sang sur les champs de bataille, je l'emploie, monsieur, à faire vivre trois cents familles... puis, la fortune étant la seule noblesse qu'on respecte encore, je veux doubler, tripler mon patrimoine pour n'être pas écrasé par le luxe d'un de nos valets enrichi par un jeu de Bourse... Avez-vous signé, monsieur?

ARMAND, *lui présentant l'acte.*

Voilà monsieur !...

DE CERNY.

J'aurai 67,000 fr. à vous donner dans trois mois .... et 20,000 f. avant votre départ....

ARMAND, *surpris.*

Comment cela, monsieur....

DE CERNY.

Je vous dois cette somme.

ARMAND.

A moi !...

DE CERNY.

A vous et à mademoiselle Caroline de Luizzi, dont vous êtes le tuteur....

ARMAND.

Pardon, monsieur... j'ai scrupuleusement examiné les comptes

Digitized by Google

de mon père... et cette somme de 20,000 fr. ne figure pas dans son actif ....

DE CERNY.

Je le sais... monsieur de Luizzi m'avait laissé cet argent en dépôt... Pour un motif qu'il ne m'a pas confié, il avait desiré que personne, pas même monsieur Barnet, ne connût l'existence de ce dépôt... mais je sais que je vous dois... et cette somme passera, s'il vous plaît, de mes mains dans les vôtres....

ARMAND.

Oh ! monsieur !

DE CERNY.

Faites-moi l'honneur, monsieur le baron, de ne pas vous étonner d'une conduite toute naturelle... Je suis commerçant... forgeron si vous voulez, mais je suis honnête homme aussi... on dit que vous nous quittez ?...

ARMAND.

Demain, au point du jour !... je me rends aux Carmélites pour embrasser ma sœur !... et j'aurai l'honneur de saluer mademoiselle de Crémancé !...

DE CERNY.

Ah ! vous savez !...

ARMAND.

Madame Buré m'a appris votre prochain mariage... Mademoiselle de Crémance est fort belle, et je vous félicite, monsieur, de devenir l'époux d'une aussi charmante personne.

DE CERNY.

Je vous remercie, monsieur... A demain donc au point du jour, puisque vous êtes décidé à partir.

ARMAND.

Tout à fait décidé... En acceptant sans trop y réfléchir l'hospitalité offerte par madame Buré, je crains d'avoir apporté quelques dérangements dans votre maison... cette chambre est la vôtre peut-être ?...

DE CERNY.

Non, monsieur, j'habite toujours et seul le pavillon du parc.

ARMAND, *étourdiment.*

Ah ! ce pavillon... n'est-ce pas celui au pied duquel on trouva.. (*A part.*) Qu'allais-je dire ?...

DE CERNY.

Monsieur Ernest de Lahaye, assassiné !...

ARMAND.

C'est donc vrai !...

DE CERNY.

Oui, monsieur; la balle d'un braconnier l'atteignit au front... et il mourut sur le coup.

Digitized by Google

ARMAND.

Le meurtre fut commis par un braconnier?

DE CERNY.

On le suppose au moins, car toutes les recherches de la justice furent vaines, et l'assassin quel qu'il soit est demeuré impuni!...

ARMAND, *à part.*

Impuni!

DE CERNY.

Bonsoir, monsieur le baron... Demain au point du jour, je frapperai à votre porte! (*Il salue et sort.*)

SCENE V.

ARMAND, *puis* SATAN, *en postillon.*

ARMAND.

Il y a eu un meurtre dans cette maison... et l'assassin est resté inconnu... Ah! Satan m'aurait-il dit vrai?...

LE POSTILLON, *entrouvrant la porte.*

C'est-y monsieur qui a demandé un postillon?...

ARMAND.

Oui!

LE POSTILLON.

C'est moi l'Enflammé qui conduira monsieur, et si le feu ne prend pas aux roues, ça ne sera pas de ma faute...

ARMAND.

Je pars à cinq heures... tu amèneras la berline dans le chemin qui passe au pied du pavillon, et tu m'attendras.

SATAN.

Que verrez-vous là, mon maître! le soleil et la pluie ont effacé les taches de sang!...

ARMAND, *reconnaissant Satan.*

Toi! encore toi!...

SATAN.

Tu n'y trouveras plus le cadavre d'un homme; y veux-tu donc voir l'agonie d'une femme?

ARMAND.

D'une femme!

SATAN.

D'Henriette de Cerny!

LUIZZI.

Henriette de Cerny! mais elle est morte!

SATAN.

Non, elle se meurt sous l'étreinte de son bourreau!

Digitized by Google

LUIZZI.

Son bourreau!... quel est-il?... dis-le-moi... je le veux. (*Il prend un jeton dans sa bourse.*)

SATAN.

Tu veux voir et tu veux savoir?... viens donc, mon maître... tu payes assez généreusement pour être bien servi... Viens. Ma journée sera bonne! (*Il l'entraîne.*)

TROISIÈME TABLEAU.

LE PAVILLON DE LA FORGE.

Le parc. — Au fond, un pavillon dont les portes et les fenêtres sont murées. — Satan et Armand paraissent, ils semblent sortir des entrailles de la terre.

SCENE I.

SATAN, ARMAND.

ARMAND, *comme s'éveillant.*

Où sommes-nous?

SATAN.

Où tu voulais être.

ARMAND.

Le pavillon!... comment sommes-nous venus ici?

SATAN.

Que t'importe! nous sommes arrivés, c'est l'essentiel... Tu trembles, baron?

ARMAND.

Maître Satan, je ne suis pas un lâche... je l'ai prouvé.

SATAN.

Tu serais un brave soldat, voilà tout... une épée ou un pistolet dans un duel... un canon dans une bataille, ne te feront pas reculer, je le sais... mais hors de là, toi comme tant d'autres, vous trembleriez devant mille autres dangers... vous avez le courage de la mort prompte et en plein soleil... mais le courage contre une mort longue et ignorée... mais le courage contre les souffrances de tous les jours... le courage qui fait dormir dans une tombe ouverte, qui peut se fermer sur votre sommeil... ce courage, baron, tu ne l'as pas!

ARMAND.

Et qui peut se flatter de l'avoir?

Digitized by Google

SATAN.

Une mère.

ARMAND.

Une mère !

SATAN.

Et cette femme plus brave que le plus brave des hommes... cette femme est là.

ARMAND.

Dans ce pavillon ?

SATAN.

Oui.

ARMAND.

Je veux la voir.

SATAN.

Eh bien ! ose donc regarder ! (*Alors le pavillon avance vers Armand, ses portes s'ouvrent, ses murailles semblent se replier sur elles-mêmes, et Armand peut voir l'intérieur du pavillon ; les fenêtres sont murées en dedans ; une lampe éclaire seule la chambre tendue d'étoffes sombre. Dans cette chambre, une table, un fauteuil, une chaise, un prie-Dieu ; au fond, une porte ; à droite du spectateur, une autre porte.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, HENRIETTE, LOUISE.

(*Elle est assise sur la chaise et écrit sur un livre, à la lueur de la lampe. Louise, enfant de douze ans à peine, est étendue dans un fauteuil et dort.*)

ARMAND.

Quelle est cette femme ?

SATAN.

Henriette, la sœur tant regrettée par le vicomte de Cerny.

ARMAND.

Et cette jeune fille ?

SATAN.

Ecoute.

HENRIETTE, *relisant.*

Ceci est mon histoire... je l'écris sur ce livre et avec mon sang, car je n'ai ni papier ni encre... Ce terrible récit n'est point encore achevé, parce que mon sang est devenu trop rare... Mon Dieu ! ne laissez pas dessécher mes veines, si ce travail de mes jours et de mes nuits est inutile... si je dois mourir ici avec mon enfant...

ARMAND.

Son enfant !

Digitized by Google

HENRIETTE.

Je veux laisser après moi une trace de mes tortures... je veux qu'on sache combien j'ai aimé, combien j'ai souffert... Mon Dieu ! mon Dieu ! j'accepte sans murmurer, mes horribles souffrances... elles sont l'expiation de ma faute... Mais qu'a fait cette douce créature pour lui infliger cet abominable supplice ? pourquoi l'avoir fait naître pour la laisser vivre dans un tombeau ?... pauvre Louise ?... (*elle se lève et la regarde*) elle n'a jamais eu d'autre horizon que ces tristes murailles... d'autre lumière que la sombre lueur de cette lampe !... Mon Dieu ! vous soutiendrez nos forces ; nous achèverons notre œuvre... et bientôt, ma Louise bien-aimée, bientôt tu connaîtras le soleil, l'espace et la liberté !

LOUISE, *s'éveillant.*

Maman ! maman !

HENRIETTE.

Elle s'éveille !... me voilà, ma Louise ; souffres-tu ?

LOUISE.

Non, non, maman, je rêvais... oui, je rêvais... nous étions enfin parvenues à faire tomber cette vilaine pierre cachée par notre prie-Dieu... ne pouvant la soulever, nous l'avions presque usée en la grattant avec les clous arrachés à la tapisserie... eh bien ! maman... cette pierre tombait enfin !

HENRIETTE.

Hélas ! je n'ose espérer encore que cet obstacle soit le dernier que nous ayons à vaincre !

LOUISE.

Ecoute, maman... tantôt, pendant que tu reposais à ton tour, j'ai travaillé à la pierre... un morceau s'en est détaché... aussitôt un souffle inconnu a frappé mon visage... une lumière éclatante a tout à coup ébloui mes yeux... c'était le jour, maman !... ah ! que c'est beau, le jour !

HENRIETTE.

Oh ! plus de doute alors .. demain, aujourd'hui peut-être, nous serons libres ! libres ! après douze ans de captivité ! car il y a douze ans que nous sommes dans cette affreuse nuit !... Ecoute, ma Louise... si nous sortons d'ici, nous pouvons être séparées, et tu ne sais rien des choses de ce monde... tu ne sais pas même quelle fut ta mère et quel est notre bourreau !

ARMAND.

Ce bourreau, quel est-il donc ?

SATAN.

Attends, baron... connais bien son cœur avant de connaître son visage...

Digitized by Google

HENRIETTE, *après lui avoir donné le livre.*

Puis, si on t'interroge, grave bien dans ta mémoire ce que je vais te dire... (*Henriette est allée s'asseoir dans le fauteuil, Louise va prendre un petit tabouret et le place aux pieds de sa mère. — A elle-même.* Son âme candide et pure ne me comprendrait pas si je lui parlais de ma faute... puis, après tant d'angoisses, vous ne voulez pas, Seigneur, que je rougisse devant ma fille !

LOUISE, *s'asseyant.*

J'écoute, maman...

HENRIETTE.

On avait trompé ta pauvre mère pour la séparer de sa famille... on allait, lui disait-on, la conduire en Italie... Le jour du départ, un engourdissement irrésistible s'était emparé de moi... et j'étais presque endormie quand on me transporta dans une voiture de poste... Combien durèrent mon voyage et mon sommeil, je l'ignore... En me réveillant, je me trouvai dans cette salle... dans cette tombe... on me déclara que j'y devais rester jusqu'au jour où je serais mère... Quand Dieu t'envoya, ma Louise, je te bénis comme l'ange de mes douleurs... mon esclavage allait finir... Vous serez libre, me dit-on alors... mais il ne faut pas qu'il reste une trace de votre passé... cette trace serait une honte pour un noble nom... il faut vous séparer de votre enfant !. . Me séparer de mon enfant ! m'écriai-je... jamais ! jamais !... On voulut employer la violence... mais il aurait fallu me tuer, pour t'arracher de mes bras !... Puis, je protestai qu'une fois libre, je n'aurais qu'une pensée au cœur... qu'une parole eux lèvres... mon enfant ! mon enfant !... qu'au monde, qu'aux magistrats, qu'au roi lui-même, j'irais redemander ma fille qu'on m'aurait enlevée .. Alors, mon impitoyable ennemi, nous rejetant l'une et l'autre dans cette salle maudite, s'écria : « Tu le veux ! eh bien, tu vivras, Henriette... mais dans un sépulcre !... de ce jour, tu es morte pour tous... morte en Italie où l'on te croit encore... ainsi, tu ne déshonoreras pas notre famille, car tu ne pourras plus reparaître dans le monde des vivants... » En effet, quand le misérable revint, il portait le deuil... ce deuil était le mien... Louise, j'étais morte !...

LOUISE.

Morte !

HENRIETTE.

Ah ! que me faisait cela ! je vivais pour toi, ma fille !... je te le répète... douze ans se sont écoulés sans que j'aie vue un autre visage que celui de mon persécuteur... sans que j'aie entendu un autre bruit que le son de sa voix... Si... un jour, il y a longtemps de cela... je te veillais, ma Louise... là... de l'autre côté

Digitized by Google

de cette salle... j'ai entendu comme l'explosion d'une arme à feu... j'ai cru qu'on venait à mon secours... vain espoir !.. c'est alors que je tentai de reconquérir cette liberté que nul ne pouvait me rendre... j'avais remarqué, derrière ce prie-Dieu, une pierre plus tendre que les autres... A l'aide de quelques clous, j'essayai de la desceller... Quand les mains ensanglantées, j'abandonnais ce pénible travail... toi, faible enfant, tu le continuais... grâce à Dieu, il touche à son terme... Dans quel pays ai-je été transportée ?... où irons-nous ? que deviendrons-nous ? je l'ignore... mais quoi qu'il advienne, mon enfant, et dussions-nous implorer la charité des passants... nous irons à Toulouse, demander justice et protection... et quels que soient la distance, les obstacles... nous arriverons, ma Louise, car nous marcherons sous la garde de Dieu !

LOUISE.

Oui, espérons, maman... et d'abord regarde ce que j'ai fait... (*Elle va déranger le prie-Dieu aidée par sa mère.*)

HENRIETTE.

Attends... on vient !... oh ! qu'il ne soupçonne rien ! (*Elles repoussent le prie-Dieu.*)

LOUISE.

Oui... on ouvre la porte... oh ! maman... c'est lui !... il me fait plus peur encore à présent ! (*Elle se presse contre sa mère.*

ARMAND.

Mais ce misérable, ce monstre... quel est-il donc ? (*En ce moment, enveloppé d'un manteau et tenant une lanterne, Cerny paraît sur le seuil de la porte; il laisse tomber son manteau et place la lampe de manière qu'Armand peut voir son visage.*)

SATAN.

Regarde !

ARMAND.

Ah ! son frère ! c'était son frère !

SATAN.

Oui, son frère... l'honnête homme !

CERNY.

Henriette, demain je quitte ce pays... cette nuit même, vous changerez de prison !

LOUISE.

Ah !

HENRIETTE.

Ah ! mon dernier espoir, perdu ! perdu ! (*Elle tombe évanouie au pied du prie-Dieu.*)

LOUISE, *courant à elle.*

Ma mère !

Digitized by Google

ARMAND.

L'infâme ! (*Il veut s'élancer entre Cerny et Henriette, mais Satan le retient. Le sol s'ouvre sous leurs pas, ils disparaissent; en même temps le pavillon a repris sa place et la muraille se referme.*)

QUATRIÈME TABLEAU.

LE CAUCHEMAR.

La chambre d'Armand ; il est étendu tout habillé sur son lit. — Pierre est couché sur le canapé.

SCÈNE I.

ARMAND, PIERRE.

PIERRE, *dormant et rêvant.*

Encore un peu de truffes... beaucoup de truffes... j'adore les truffes.

ARMAND, *agité comme par un cauchemar.*

Sauvez-la !... sauvez-la !... il a tout découvert... il va la tuer !... oh ! une arme ! une arme !... (*Il se lève.*) Pierre ! Pierre ! mon épée !... donne-moi donc mon épée !

PIERRE, *s'éveillant.*

Hein ?... qu'est-ce qu'il y a ?...

ARMAND.

Il va la tuer !

PIERRE, *se mettant sur son séant.*

On veut me tuer ?... qui... qui ?...

ARMAND.

Ne le vois-tu pas, le lâche assassin ?...

PIERRE, *se levant.*

Un assassin, monsieur !... où ça ?... où ça ?...

ARMAND, *le saisissant.*

Monstre !... je ne te laisserai pas achever tes victimes, je te démasquerai, fourbe !.. je t'écraserai, serpent !

PIERRE.

C'est moi que vous écrasez, monsieur... moi, Pierre, votre fidèle Pierre.... vous me faites mal, monsieur !... il dort tout debout !... (*Criant.*) Monsieur, vous n'êtes pas sur votre lit... vous êtes sur moi; et c'est très-gênant !...

ARMAND, *regardant autour de lui.*

Où donc est le pavillon ?...

Digitized by Google

PIERRE.

Le pavillon?... toujours à la même place, monsieur.

ARMAND.

Ses murailles se sont refermées... mais je les renverserai, moi!

PIERRE.

Voilà qu'il veut démolir la maison!... Monsieur! monsieur, vous n'êtes pas chez vous ici... et si vous cassez quelque chose... on vous le fera payer.

ARMAND, *revenant à lui.*

Où suis-je donc?

PIERRE.

Au milieu de votre chambre.

ARMAND.

De ma chambre!... comment y suis-je rentré?...

PIERRE.

Rentré?... mais vous n'en n'êtes pas sorti, monsieur.

ARMAND.

Hein?.. comment! je ne suis pas descendu dans le parc?... je ne suis pas allé au pavillon?...

PIERRE, *riant.*

Si, monsieur... vous avez fait tout cela... mais en dormant... Vous étiez couché quand je suis rentré... et vous n'avez pas bougé d'ici... Tenez, la preuve... c'est qu'après avoir fermé la porte à double tour hier soir, j'avais mis la clef dans ma poche... et, la voilà... à moins que vous n'ayez passé par le trou de la serrure...

ARMAND.

Ce postillon que tu m'as amené hier?

PIERRE.

Ah! c'est un bien bon enfant, monsieur!... Après avoir reçu vos ordres, il est descendu à la cuisine, où il a bu un coup avec moi... et il m'a quitté en me disant: A demain matin cinq heures... (*Ici cinq heures sonnent.*) Voilà l'heure qui sonne... (*on entend claquer un fouet*) et la voiture est en bas...

ARMAND, *qui a couru la fenêtre.*

C'est vrai... mais monsieur de Cerny?

CERNY, *en dehors frappant à la porte.*

Monsieur le baron, peut-on entrer?

ARMAND.

Oh! c'est sa voix!

PIERRE.

Eh bien, monsieur... est-ce que votre cauchemar va vous reprendre? (*Il court à la porte. Armand reste les yeux tournés*

Digitized by Google

vers la porte qui s'ouvre, de Cerny s'avance avec calme, il salue avec politesse, puis tire un paquet de billets de banque de sa poche et les présente à Armand.)

CERNY.

Monsieur de Luizzi, je vous apporte vos vingt mille francs...

ARMAND.

Oui... (*Il laisse échapper le paquet de billets que Pierre s'empresse de ramasser.*)

ACTE II.

CINQUIÈME TABLEAU.

LE DIABLE AU COUVENT DES CARMELITES.

Le théâtre représente le cloître et le jardin du couvent.

SCENE I.

SOEUR ANGÉLIQUE, LA SOEUR TOURRIÈRE, ÉLÈVES ET NOVICES.

(*Au lever du rideau, le son d'une cloche se fait entendre et annonce la sortie des pensionnaires. Un grand nombre de jeunes filles en costume de novice et de pensionnaires se répandent dans le cloître et dans le jardin*)

SOEUR ANGÉLIQUE.

Que sont devenues les deux pauvres femmes recueillies hier mourantes de fatigue aux portes du couvent?... elles y ont passé la nuit, n'est-ce pas ?

SOEUR TOURRIÈRE.

Oui, ma sœur.

SOEUR ANGÉLIQUE.

Bien... vous vous informerez d'elles ce matin... Ah ! vous laisserez entrer monsieur Barnet, le notaire de la famille de Luizzi... allez maintenant... (*La sœur Tourrière sort ; au même moment, Caroline et Léonie entrent s'appuyant tendrement l'une sur l'autre. Juliette est près de Caroline.*)

SCÈNE II.

JULIETTE, CAROLINE, LEONIE, LA SOEUR ANGÉLIQUE.

CAROLINE.

Comment, ma chère Léonie, tu n'aimes pas ton mari ?

Digitized by Google

LÉONIE.

D'amour?... non, ma bonne Caroline... mais c'est un homme d'honneur, un cavalier distingué... puis, mon mariage acquittera une dette de reconnaissance... Monsieur le marquis de Crémancé, mon père, vieux général de l'empire, est cloué dans son fauteuil par ses blessures... monsieur de Cerny, ami patient et dévoué, a donné à mon père tout le temps que lui laissait sa forge de Quilliam... il a aidé ma mère, qui, jeune et belle encore, ne quittait presque pas le chevet du vieux soldat de Napoléon... Mon père voulant reconnaître ce qu'a fait pour lui monsieur de Cerny, lui donne ce qu'il a de plus précieux... sa fille.

CAROLINE.

Ce mariage détruit un rêve, une espérance... je croyais t'appeler un jour ma sœur... Quand Armand venait me voir, j'ai surpris bien souvent les regards que vous échangiez... tu le trouvais bien... lui, te trouvait charmante... si vous vous étiez aimés?...

LÉONIE, *avec effort.*

C'eût été un malheur, ma chère Caroline, puisque mon père destinait ma main à un autre qu'à monsieur de Luizzi... d'ailleurs, ton frère n'a jamais songé à ce mariage.

CAROLINE.

Et toi?

LÉONIE, *avec embarras.*

Moi!... (*On voit paraître Henriette et Louise conduites par une sœur du couvent, et qu'entourent toutes les pensionnaires.*)

SCENE III.

LES MÊMES, HENRIETTE, LOUISE.

JULIETTE.

Voilà les deux étrangères qui ont reçu l'hospitalité cette nuit. (*A part.*) Quel contraste!... là, (*montrant Léonie*) le bonheur, la fortune... ici, (*montrant Henriette et Louise*) l'abandon... la misère... oh! la misère!

HENRIETTE, *à la sœur.*

Ainsi, ma sœur, il n'y a que vingt lieues de ce couvent à Toulouse?... (*A part.*) Mon Dieu! qui avez brisé nos chaînes... vous nous guiderez, vous nous soutiendrez jusque-là!

JULIETTE, *s'approchant.*

Vous allez à Toulouse, pauvre femme?

HENRIETTE.

Oui, mademoiselle.

Digitized by Google

LÉONIE, *avec intérêt.*

Comme elle est pâle et comme sa fille est faible!... (*Allant à Henriette.*) Vous ne ferez pas une si longue route à pied ?

HENRIETTE.

Oh ! si, mademoiselle... il le faut !

LÉONIE.

Votre fille n'aura pas la force de vous suivre...

LOUISE.

Oh ! j'ai du courage... quand je me sentirai trop fatiguée, je te regarderai, maman... tu m'embrasseras et je marcherai... oh ! je marcherai jusqu'à Toulouse !

LÉONIE.

Une diligence passe à peu de distance du couvent, et conduit à la ville... vous prendrez cette voiture ; arrivée à Toulouse, êtes-vous sûre d'y trouver une famille, des amis ?

HENRIETTE.

Non, mademoiselle.... je ne compte que sur la bonté de Dieu !...

LÉONIE.

Elle est infinie, sans doute... et c'est elle qui a voulu que vous trouvassiez un asile dans cette maison... c'est elle encore qui permet qu'au moment d'entrer dans une vie nouvelle, je puisse dès mon premier pas, venir en aide au malheur... Tenez, madame, cette bourse contient mon trésor de jeune fille, je me marie, je n'en ai plus besoin... Prenez, bonne mère, prenez cet or, et priez Dieu pour moi... votre prière portera bonheur à la fiancé...

HENRIETTE, *lui baisant la main.*

Oh! oui... je prierai Dieu pour celle qui sauve peut-être mon enfant !... Votre nom, mademoiselle ?

LÉONIE.

Léonie de Crémancé...

LOUISE.

Oh ! je m'en souviendrai !

SOEUR TOURRIÈRE, *à Léonie.*

Mademoiselle Léonie, votre voiture est devant la grille.

CAROLINE.

Nous allons te conduire jusque-là...

TOUTES LES PENSIONNAIRES.

Oui... oui !

LÉONIE, *à Henriette.*

Adieu, ou plutôt au revoir... car je vais à Toulouse aussi...

Digitized by Google

si je puis vous être utile, présentez-vous sans crainte à l'hôtel de Crémancé... vous demanderez madame de Cerny...

HENRIETTE.

Ce nom !

LÉONIE.

Sera celui que je porterai demain.

HENRIETTE.

Votre mari se nomme ?

LÉONIE, *s'éloignant.*

Félix, vicomte de Cerny !

SOEUR ANGÉLIQUE.

Venez, mademoiselle... on vous attend... (*Elles sortent toutes entourant Léonie.*)

SCÈNE IV.

HENRIETTE, LOUISE, *puis* BARNET *et* LA SOEUR TOURRIÈRE.

HENRIETTE.

Félix de Cerny !.. à lui cet ange de candeur et de bonté !... Oh ! vous ne le permettrez pas, mon Dieu !... non !... j'irai.... j'empêcherai...

LA SOEUR TOURRIÈRE.

Entrez, monsieur Barnet, entrez !

HENRIETTE, *s'arrêtant.*

Monsieur Barnet !

LA SOEUR TOURRIÈRE.

Mademoiselle de Luizzi reconduit une de ses compagnes... mais elle va revenir... Veuillez bien l'attendre ici. (*Elle sort. Barnet s'asseoit sur un banc.*)

HENRIETTE, *qui a paru chercher dans sa mémoire.*

Barnet... oui, c'est bien cela... Barnet.

BARNET, *se retournant.*

On a prononcé mon nom... ah ! ah ! une mendiante !

HENRIETTE.

Monsieur Barnet, c'est la Providence qui m'a fait vous rencontrer... vous étiez le notaire de la famille de Cerny ?

BARNET.

Je le suis encore.

HENRIETTE.

Alors, c'est à vous que je dirai tout...

BARNET, *surpris.*

Tout !

Digitized by Google

HENRIETTE.

Oh ! mais chez, vous dans votre cabinet... Vous habitez toujours Toulouse ?

BARNET.

Oui... rue de...

HENRIETTE, *achevant la phrase.*

L'Annonciade, numéro 7.

BARNET.

Vous me connaissez donc ?

HENRIETTE.

Oui.

BARNET.

Je cherche en vain où j'ai pu vous voir !

HENRIETTE.

Vous souvenez-vous de Saint-Léonard ?

BARNET.

On nommait ainsi une charmante maison de campagne où la famille de Cerny passait la saison d'été...

HENRIETTE.

Un jour, vous vîntes à Saint-Léonard... Bon et charitable, vous faisiez alors une quête pour les pauvres orphelins... monsieur de Cerny s'était chargé de l'offrande de toute la famille... et pourtant une jeune fille se glissa près de vous... elle rougissait, elle tremblait... et vous dit : « Monsieur Barnet, la charité fait trouver grâce devant Dieu... prenez ceci pour vos pauvres orphelins... » Et elle vous remit un petit rouleau contenant quelques pièces d'or... il y en avait sept... oui... sept !

BARNET.

Comment savez-vous cela ?

HENRIETTE.

Vous seul, monsieur Barnet, savez ce que vous a dit cette jeune fille !

BARNET.

Moi seul... pardon ! pardon ! j'ai souvent moi-même raconté ce trait-là dans mon étude...

HENRIETTE.

Ainsi, vous vous souveniez d'Henriette ?...

BARNET.

D'Henriette de Cerny !... oui, certes... je l'ai vue, la chère demoiselle... le jour même de son départ pour l'Italie où elle est allée mourir !...

HENRIETTE, *avec force.*

Mourir !... et qui vous prouve qu'elle soit morte ?...

Digitized by Google

BARNET.

Les actes les plus réguliers du monde... aussi la loi a-t-elle mis M. de Cerny en possession de la part de fortune qui revenait à cette Henriette qu'il aimait tant, et qu'il regrette encore!

HENRIETTE, *à part.*

Le misérable! (*Haut.*) M. de Cerny aussi est à Toulouse?..

BARNET.

Il a quitté la forge de Quillan et va habiter l'hôtel de Crémancé.

HENRIETTE.

Oh! je l'en ferai chasser, moi!

BARNET.

Hein!... vous dites?...

HENRIETTE.

Monsieur Barnet, prenez ce cahier... il vous apprendra tout ce que je ne puis vous dire ici... Quand vous l'aurez lu... vous me comprendrez... car vous me connaîtrez demain... je serai chez vous à Toulouse... Les tombeaux se rouvrent parfois, monsieur Barnet!... (*Louise entre au fond.*)

HENRIETTE, *entraînant sa fille.*

Viens, ma fille!... viens!... (*Elle entraîne sa fille et sort par le fond.*)

SCENE V.

BARNET, *puis* CAROLINE, JUILETTE, LUIZZI, ANGELIQUE.

BARNET.

Ah! pardon... ma sœur, connaissez-vous cette femme?...

ANGÉLIQUE.

C'est une pauvre mandiante que nous avons recueillie cette nuit.

BARNET.

Et dont la tête....

ANGÉLIQUE.

Est un peu exaltée; la fatigue, la fièvre sans doute.

BARNET.

C'était de la folie! merci, ma sœur.

LUIZZI, *entrant par la droite en tenant sa sœur sous son bras.*

Ma Caroline, ma bonne petite Caroline....

CAROLINE.

Mon cher Armand!... je suis bien heureuse de te voir aujourd'hui, et dans le moment où je perds une de mes compagnes bien aimée!...

Digitized by Google

LUIZZI.

Ah! oui... Mlle de Crémancé ; est-elle donc partie déjà ?...

CAROLINE.

Oui, mon frère.

LUIZZI.

Trop tard ! j'arrive trop tard !... mais il te reste cette nouvelle amie dont tu me parles si souvent et avec tant d'éloges... Mlle Juliette Gélis ?...

CAROLINE.

Que je te présente, mon frère !.. (*Juliette salue.*)

LUIZZI.

Mademoiselle, ma sœur m'a dit quelle aimable hospitalité elle avait trouvée chez madame votre mère, lorsqu'à la fin de son deuil, et pendant que j'étais encore à l'étranger... le médecin avait ordonné qu'elle changeât d'air, au moins pour quelques jours... Quelque louangeuse qu'ait été pour vous l'amitié de Caroline... elle était encore restée, je le vois bien, au-dessous de la vérité !...

JULIETTE, *s'inclinant.*

Monsieur !

BARNET.

BARNET, *qui est descendu et a entendu les derniers mots.*

Prenez garde, monsieur le baron, voilà de la galanterie, et cela n'est pas permis chez les carmélites...

LUIZZI.

Vous avez raison, mon cher Barnet ; nous avons d'ailleurs à parler de choses graves... (*Juliette veut s'éloigner.*) Oh ! restez, mademoiselle... Caroline vous appelle sa sœur, vous êtes donc de notre famille ! (*Il prend la main de sa sœur et la rapproche ainsi de lui.*) Ma chère Caroline, quand notre mère sainte et digne femme sentit venir à elle l'impitoyable mort... elle te fit approcher de son lit, et voulut emporter ta promesse d'entrer au couvent des Carmélites et d'y prononcer tes vœux... En obéissant à Mme de Luizzi, tu accompliras peut-être un douloureux sacrifice ; dans ce cas, ma sœur, je te délierai de ton serment... je ferai ce qu'aurait fait notre mère, car elle n'a jamais demandé à Dieu que le bonheur de ses enfants !...

CAROLINE.

Mon frère... je ne me crois pas le droit de consulter mon cœur ; notre mère a parlé... j'obéirai !...

LUIZZI.

Si tu ne dois offrir à Dieu qu'un cœur gonflé de regrets... si le cloître n'est pour toi que le tombeau de tes espérances et de

Digitized by Google

tes rêves... moi, ton frère, je ne te laisserai pas accomplir un sacrifice impie!.. Voyons, ma sœur, parle sans contrainte...

BARNET.

Oui, parlez, ma chère demoiselle, et si votre vocation n'est pas bien certaine, ne prononcez pas des vœux que vous maudiriez plus tard!...

JULIETTE.

S'il m'était permis de joindre ma voix à celle de ton frère, je te rappellerais, Caroline, que parfois j'ai surpris des larmes dans tes yeux, des sanglots dans ta poitrine, quand tu voyais approcher le jour de ta prise de voile... Caroline, tu es noble, toi... tu seras riche, tu peux être heureuse... (*avec amertume*) et le cloître est l'asile de celles qui n'espèrent plus!

CAROLINE.

Je vous remercie de vos généreux efforts pour m'arrêter sur le bord de l'abîme que je vais franchir... mais quoi qu'il m'en doive coûter peut-être, je respecterai la volonté de ma mère..; une voix me dit que ma mère lisant pour moi dans l'avenir a voulu me sauver de quelque grand danger, m'épargner quelque affreuse douleur... j'obéirai à cette voix, mon frère... je le dois... je le veux!...

LUIZZI.

Et pourtant tu pleures?...

CAROLINE.

Je serai heureuse, je te l'assure, de ne plus quitter cette maison... dont j'ai eu tort de m'éloigner une fois!

JULIETTE, *à part.*

Que veut-elle dire!...

LUIZZI.

Ainsi tu persistes!

CAROLINE.

Oui, mon frère; oui, monsieur Barnet; allez trouver Mme la supérieure; vous avez, je crois, une dot à donner pour moi... c'est encore un contrat de mariage que vous allez faire!

BARNET.

Avec Dieu!

CAROLINE.

Oui, avec Dieu!... je ne puis être qu'à lui. Allez, mon ami, allez. Viens, Juliette, viens! (*Ils sortent avec Barnet.*)

SCÈNE VI.

LUIZZI, *puis* SATAN, *en sœur tourrière.*

LUIZZI.

Heureuse... elle sera heureuse, dit-elle... oh! elle me trompe;

Digitized by Google

mais en dépit d'elle-même, je lirai dans son cœur... oh! oui... je le veux! (*Il agite sa sonnette.*)

SATAN.

Monsieur le baron appelle?...

LUIZZI, *souriant.*

Pardon, ma chère mère, ce n'était pas vous!

SATAN, *se redressant.*

Cette sonnette ne peut pourtant appeler que moi... Après tout tu t'étonnes de voir le diable au couvent... j'ai mes grandes entrées partout... Crois-tu donc que ces pauvres filles soient exemptes de quelques mauvaises pensées?... Qui les leur inspire?... moi!...

LUIZZI.

Oh! réponds, réponds-moi : Caroline m'aurait-elle caché un secret?...

SATAN.

Quelle est la jeune fille qui n'en a pas?... Tu veux connaître celui de ta sœur?

LUIZZI.

Oui!

SATAN.

Prends garde!...

LUIZZI.

Que puis-je craindre?... n'est-ce pas pour assurer son bonheur que je t'interroge?...

SATAN.

Et si tu allais te tromper?...

LUIZZI, *montrant la sonnette.*

Allons, finissons!

SATAN.

Tu le veux... je n'ai qu'un mot à te dire... Voici Caroline... demande-lui la lettre qu'elle cache sous sa guimpe... Adieu!... (*Il disparaît.*)

LUIZZI.

Et cette lettre... Il n'est plus là!

SCENE VII.

LUIZZI, CAROLINE, JULIETTE,

CAROLINE.

Mon frère, ne vas-tu pas aussi chez madame la supérieure?...

LUIZZI.

Caroline, il faut que je vous parle!

Digitized by Google

CAROLINE.

Mon Dieu !

LUIZZI, *sévèrement.*

Il n'y a qu'un moment, je vous ai interrogée avec un accent plein de tendresse, de sollicitude... et vous m'avez répondu par un mensonge !

CAROLINE.

Armand !

LUIZZI.

Oui, vous m'avez trompé !...

JULIETTE, *à part.*

Que dit-il ?...

CAROLINE.

Oh !...

LUIZZI.

Caroline, remettez-moi à l'instant même la lettre que vous cachez là sous votre guimpe !

CAROLINE, *à part.*

Mon Dieu ! comment sait-il ?...

LUIZZI.

Obéissez, Caroline!

CAROLINE.

Mon frère, je t'en supplie... n'exige pas ....

LUIZZI, *à part.*

C'était vrai !... (*Haut.*) Au non de notre mère, Caroline, obéissez !

CAROLINE, *lui remettant la lettre, puis tombant à genoux.*

Armand, au nom de celle que vous invoquiez tout à l'heure... au nom de notre mère... grâce pour lui !

JULIETTE, *à part.*

Pour lui !

LUIZZI, *lisant.*

« Vous m'aimez... Oh ! je l'ai deviné, vous m'aimez, Caroline,
» et vous voulez vous enfermer dans un cloître... Eh bien ! à
» Dieu même je vous disputerai... vous ne prononcerez pas ces
» abominables veux... Le jour où vous mourrez pour le monde
» et pour moi... ce jour-là vous m'aurez tué !...

» Signé : Henri Comte de Lansberg !»

JULIETTE, *à part.*

Elle l'aime !

LUIZZI.

Caroline, où avez-vous vu ce monsieur Henri?... comment vous

Digitized by Google

êtes-vous aimés ?... Oh ! il ne faut rien déguiser... vous voyez d'ailleurs que c'est inutile...

CAROLINE.

Comment as-tu donc pu savoir...

LUIZZI.

Oh ! ne m'interrogez pas là-dessus... et dites-moi où vous avez vu monsieur Henri...

CAROLINE.

Il y a trois mois... je te l'ai écrit, Armand... Juliette et moi, nous sommes allées passer une semaine chez madame Gélis...

LUIZZI, *à Juliette.*

Votre mère, mademoiselle ?...

CAROLINE.

Nous arrivâmes précisément pour la fête du pays... madame Gélis nous proposa de nous y conduire... Avec nos habits de novice, cela n'eut pas été convenable, mais Juliette avait laissé chez sa mère deux robes charmantes dont nous nous parâmes avec une joie d'enfant...

LUIZZI.

Et tu te trouvais belle ainsi...

CAROLINE.

Le moyen de ne pas le croire... lorsqu'à l'envi on me le répétait !...

LUIZZI.

Allons, continue !

CAROLINE.

Nous entrâmes dans la salle de bal... nous n'étions pas assises que déjà nous étions invitées...

LUIZZI.

Par monsieur Henri ?

CAROLINE.

Monsieur Henri, que j'avais aperçu le matin chez madame Gélis, dansa d'abord avec Juliette... quand la contredanse fut finie il s'approcha de moi, et m'invita à mon tour... L'orchestre commença, mais ce n'était plus la même mesure ; Henri m'entoura d'un de ses bras, il m'entraîna en me faisant rapidement tourner....

LUIZZI.

C'était une valse.

CAROLINE.

Oui, une valse... je ne savais de cette danse que son nom proscrit au couvent... je fus d'abord surprise et je me laissai aller en fermant les yeux... puis mon cœur bondit... ma poitrine haletante me laissait à peine respirer... ma main s'attachait à

Digitized by Google

l'épaule de monsieur Henri tandis que tout mon corps reposait sur son bras... je sentis mes yeux se voiler, jusqu'au moment où je rencontrai son regard... alors ce fut une fascination inconcevable... on eût dit que son souffle m'enlevait de terre !... j'eus peur et froid !... mon cœur cessa de battre... je ne voyais plus, je n'entendais plus... je tombais dans ses bras... je l'aimais !

ARMAND.

Et tu renonçais à lui !... (*A part.*) O mon talisman ! que je te remercie !... (*Haut.*) Pauvre ange ! tu voulais sacrifier ton bonheur à la religion du serment ! Oh ! cela ne sera pas !

CAROLINE.

Que dis-tu ?...

ARMAND.

Il est digne de toi, n'est-ce pas, celui que tu aimes ?... Oui ! ma Caroline n'a pu faire un choix dont elle eût à rougir... Ainsi il se nomme Henri de Lansberg... il porte un noble nom... cet homme sera mon frère... je le veux. Venez là, enfant, sur mon cœur, si vous voulez que je vous pardonne !

CAROLINE.

Mon frère !...

ARMAND.

Caroline, tu quitteras le couvent aujourd'hui même !...

CAROLINE.

Et mon serment, mon frère !...

ARMAND.

Je t'en délie !...

CAROLINE.

Que ma mère me pardonne !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LES SOEURS, LES PENSIONNAIRES, BARNET.

SOEUR ANGÉLIQUE.

Mademoiselle de Luizzi, voici l'heure de votre retraite, et madame la supérieure vous attend !

CAROLINE, *allant vers Armand.*

Armand !

ARMAND.

Mes sœurs ! l'épouse du Seigneur doit aller à lui sans regret et le cœur plein du grand acte qu'elle va accomplir ; mademoiselle Caroline de Luizzi se reconnaît indigne d'un tel bonheur ! (*Surprise générale.*)

BARNET, *à part.*

Ah ! Dieu soit béni !

Digitized by Google

ARMAND.

Reconnaissante des bontés qui n'ont cessé d'être répandues sur elle, mademoiselle de Luizzi prie la communauté d'accepter sa dot en souvenir d'elle!.. Que vos prières l'accompagnent dans le monde où elle va entrer.

CAROLINE.

Et toi, Juliette?...

ARMAND.

Monsieur Barnet m'a dit que le défaut de fortune condamnait seul mademoiselle Juliette à s'enfermer dans ce cloître... Qu'elle s'en éloigne donc avec toi, ma sœur, et le monde gagnera ce que le ciel va perdre... deux anges!

ACTE III.

SIXIÈME TABLEAU.

SATAN EN GOGUETTE.

A l'hôtel de Luizzi, à Toulouse. — Salon élégant, style moderne. — A gauche, premier plan, un canapé. — A gauche, troisième plan, pan coupé, une jardinière-console surmontée d'une haute glace. — Premier plan à droite, un guéridon chargé de journaux, deux fauteuils au deuxième plan, une porte au troisième plan. — Pan coupé et faisant face à la console, une cheminée. — Au fond, quatrième plan, une porte ouvrant sur la galerie. — A droite et à gauche, portrait en pied du baron et de la baronne de Luizzi.

SCÈNE I.

LUIZZI, HENRI, CAROLINE, JULIETTE, UN GÉNÉRAL, UN OFFICIER DE MARINE, *devant servir de témoins.* PIERRE, *en grande tenue, tient un carton ouvert qu'il présente à Juliette. Au lever du rideau. Caroline est debout devant la glace de la console et Juliette achève sa toilette de mariée... Henri, debout devant la cheminée, cause avec l'Officier de marine. Le Général, assis près du guéridon, tient un journal Armand, assis sur le canapé, tient un billet qu'il relit.)*

LUIZZI, *lisant.*

« A onze heures au bois de Saint-Jacques... amenez vos témoins... » (*Regardant sa sœur.*) Me battre... aujourd'hui... il le faut... (*Il remet le billet dans sa poche.*)

Digitized by Google

HENRI, *impatienté.*

Dix heures, monsieur le baron !

LUIZZI.

Et c'est à dix heures qu'on nous attend à la mairie... je comprends votre impatience, mon cher Henri... mais il nous manque un ami, monsieur Barnet, et deux témoins : le docteur Simiane et le vicomte de Cerny !

HENRI.

Et la vicomtesse... la belle Léonie !

LUIZZI, *à part.*

Léonie, délicieuse femme ! son image me poursuit partout !... Bizarrerie du cœur !... quand mademoiselle de Crémancé était libre, j'ai à peine remarqué sa beauté, je résistais au charme répandu sur toute sa personne... et aujourd'hui qu'elle est la femme d'un autre, aujourd'hui j'achèterais au prix de mon sang un bonheur qui m'était presque offert.... Léonie mariée à monsieur de Cerny ! de Cerny... vingt fois j'ai voulu arracher à cet homme son masque d'hypocrisie .. mais quelle preuve aurais-je pu fournir ?... On n'aurait plus trouvé personne au pavillon, puis le déshonneur du vicomte rejaillirait aujourd'hui sur Léonie !...

LE GÉNÉRAL, *à Henri.*

Ah ! vous étiez à la prise d'Alger ?

HENRI.

Oui, mon général... et j'ai fait crânement ma partie dans cette ouverture à grand orchestre !

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes officier dans la légion étrangère ?

HENRI.

Oui, mon général... je suis natif du Holstein, ce qui ne m'a pas empêché de me battre comme un Français, et de tailler de fameuses croupières aux bédouins !

LUIZZI, *qui l'a écouté, à part.*

Mon futur beau-frère a vraiment une trivialité de langage, de manières... C'est un écho de bivouac... et puis Caroline l'aime ! les renseignements que j'ai puisés d'ailleurs à une source infaillible... étaient tout à fait favorables au comte de Lansberg...

HENRI, *avec impatience.*

Le quart... Que fait donc cette bonne ganache de Barnet ?

LUIZZI.

L'expression pouvait être mieux choisie, capitaine... mais l'impatience excuse tout... Un mot, Henri... (*Henri quitte la*

Digitized by Google

cheminée et va s'asseoir avec Luizzi sur les fauteuils près du guéridon. Le Général et l'Officier de marine complimentent Caroline sur sa toilette.)

HENRI, *se croisant les jambes.*

Je vous écoute, monsieur le baron...

ARMAND, *lui tendant la main.*

Dites mon frère !

HENRI, *de même.*

Vous êtes bien bon...

LUIZZI.

Vous connaissez-vous des ennemis ?

HENRI.

Des ennemis ?... dam, qui n'en a pas... j'ai d'abord Abd-el-Kader ! (*Il rit.*)

LUIZZI, *sévèrement.*

Je parle sérieusement, monsieur le comte... vous connaissez-vous un ennemi assez hardi, assez imprudent pour oser écrire une lettre comme celle-ci, par exemple ? (*Il lui présente une lettre.*) Lisez...

HENRI, *la prenant.*

Oh ! quelque lettre anonyme !

LUIZZI.

Elle est signée...

HENRI, *lisant.*

Laroque ! mon ancien adjudant ! (*Il fait un mouvement.*)

LUIZZI.

Vous êtes ému... capitaine !

HENRI.

Oui... la colère !...

LUIZZI.

La colère est légitime en présence de semblables calomnies...

HENRI.

Calomnies infâmes !

LUIZZI.

Et qui méritent un châtiment ! il ne se fera pas attendre... Dans trois quarts d'heure, je me bats avec monsieur de Laroque !

HENRI.

Vous !

LUIZZI.

Sans doute...

HENRI.

Permettez... je ne dois pas souffrir... c'est moi que cela regarde...

Digitized by Google

LUIZZI.

Vous soutiendrez, je n'en doute pas, l'honneur de ce nom de Lansberg, qu'un misérable vous accuse d'avoir usurpé... mais si vous succombiez dans ce duel, le coup qui vous frapperait tuerait Caroline... d'ailleurs j'ai insulté monsieur de Laroque... je l'ai souffleté dans un lieu public... vous voyez bien que je dois me battre !

HENRI.

Mais...

LUIZZI.

Maintenant plus un mot... que ma sœur ne soupçonne rien... (*allant à Caroline*) et laissez-moi admirer votre femme... Tu es charmante ainsi, ma Caroline...

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur le vicomte et madame la vicomtesse de Cerny.

LUIZZI, *à part.*

Elle ! je la verrai avant de partir !

SCÈNE II.

LES MÊMES, CERNY, LÉONIE, *puis* LE DOCTEUR SIMIANE.

CAROLINE, *allant à Léonie.*

Oh ! j'étais bien sûre que tu viendrais !

LÉONIE, *l'embrassant.*

Chère Caroline ! (*Elle salue Luizzi.*)

CERNY, *s'inclinant.*

N'accusez que moi de ce retard, mademoiselle...

ARMAND, *à part.*

La vue de cet homme me fait mal !

CERNY, *le saluant.*

Monsieur le baron... (*A Henri.*) Monsieur de Lansberg, étions-nous seuls attendus ?

HENRI.

Non, monsieur, il nous manque encore...

LE GÉNÉRAL.

Le docteur Simiane; il nous traite comme ses malades...

CERNY, *s'inclinant.*

Monsieur le général, il me faut une occasion comme celle-ci pour vous rencontrer... Monsieur de Crémancé, mon beau-père, se plaint de ne pas vous voir...

LE GÉNÉRAL.

Je ne quitte plus ma campagne...

Digitized by Google

JULIETTE, *à part.*

Qu'a donc monsieur de Lansberg? comme le voilà sombre et préoccupé? regretterait-il la promesse qu'il m'a faite?... Ah! je l'empêcherai bien d'y manquer!

LÉONIE, *à Caroline.*

Comme ta main est tremblante!

CAROLINE, *bas.*

Oh! si tu savais ce que je souffre!

LÉONIE.

Toi, Caroline... mais ne désirais-tu pas ce mariage?

CAROLINE, *se levant.*

Ce mariage... il me semble que c'est un parjure, un sacrilége!...

LÉONIE, *qui a laissé son bouquet sur le guéridon.*

Tu aimes, Caroline... et l'amour ce doit être le bonheur, la vie!...

CAROLINE.

Je ne sais plus si j'aime.... (*plus bas*) je me repens!... et j'ai peur!...

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur le docteur Simiane!

HENRI, *relevant la tête.*

Ah! enfin!

LE GÉNÉRAL.

Arrivez donc, docteur...

LE DOCTEUR.

Pardon... mille pardons!... j'ai été retenu à mon hôpital par un événement... une disparition... je vous conterai cela plus tard.... laissez-moi présenter mes très-humbles excuses à la charmante fiancée!... (*Il lui prend la main qu'il porte à ses lèvres.*) Vous permettez, monsieur de Lansberg?... Ah! c'est un des privilèges du doctorat!

LÉONIE.

Nous allons partir... Juliette, veux-tu me donner mon bouquet?...

ARMAND, *le lui présentant.*

Le voici madame.... (*bas*) une fleur en est tombée... et...

LÉONIE, *avec reproche.*

Monsieur!

LUIZZI.

Oh! laissez-la-moi, madame!... ma vie peut-être est attachée à cette fleur!

LE VALET.

Les voitures sont prêtes...

Digitized by Google

HENRI.

Dix heures et demie... Monsieur Barnet nous rejoindra si ça lui plaît... partons !

PIERRE, *bas à Luizzi.*

Monsieur, le tilbury est prêt et j'y ai mis la boîte aux pistolets....

ARMAND, *allant à Caroline.*

Bien ! (*L'embrassant.*) A revoir, petite sœur...

CAROLINE.

Tu me quittes, Armand !

ARMAND.

Pour une heure à peine... Monsieur le général, notre parent, notre ami, voudra bien me remplacer...

HENRI.

Ne vous inquiétez pas, chère Caroline... monsieur le baron nous rejoindra bientôt... je l'espère...

LUIZZI, *serrant la fleur dans son gilet et regardant Léonie.*

J'en suis sûr à présent, j'ai là mon talisman !...

LÉONIE, *à part.*

Sa vie attachée à cette fleur !... (*Tout le monde sort par le fond, Luizzi par la gauche.*)

SCÈNE III.

PIERRE, *puis* HENRIETTE.

PIERRE.

Voilà tout le monde en voiture... Ma foi, je vais faire entrer la pauvre femme qui veut absolument parler à monsieur Barnet... il ne peut pas manquer de venir... elle l'attendra ici... (*Allant à la porte de gauche.*) Venez, venez... vous pouvez entrer... il n'y a plus personne...

HENRIETTE, *entrant très-pâle et très-agitée.*

Plus personne... et monsieur Barnet ?

PIERRE.

Comme je vous le disais, il n'est pas arrivé...

HENRIETTE.

Mais vous êtes sûr qu'il viendra ?

PIERRE.

Très-sûr... Asseyez-vous et prenez patience.

HENRIETTE.

Je n'ai plus d'espoir qu'en lui...

Digitized by Google

PIERRE.

Oh ! c'est un très-brave homme... tenez... on monte... ce doit être lui... oui, le voilà !

SCENE IV.

LES MÊMES, BARNET.

BARNET.

Est-ce que j'arrive trop tard ?

PIERRE.

Toute la noce est partie... mais il y a une dame qui a absolument besoin de vous parler... elle vous a manqué à votre étude et est venue vous attendre ici. (*Il sort.*)

BARNET.

Qui donc me poursuit jusque chez monsieur de Luizzi ?

HENRIETTE.

Moi, monsieur !

BARNET.

Vous !

HENRIETTE.

Oui, moi, Henriette de Cerny !

BARNET.

Chut !

HENRIETTE.

Vous savez maintenant que ce nom-là est le mien ?

BARNET.

Je sais.... je sais que vous m'avez remis un cahier qui renferme de choses inouïes, incroyables, impossibles ! et je vous ai vainement attendue chez moi pour vous dire que je ne...

HENRIETTE.

Il y a quinze jours, après vous avoir donné au couvent des Carmélites ce livre écrit avec mon sang.... baigné de mes larmes... je partis pour Toulouse... le lendemain de mon arrivée, je me dirigeai vers votre demeure... Hélas ! un malheur plus affreux que tous les autres devait me frapper encore !.... pendant douze ans, j'avais été privée d'air et de soleil, mais j'avais ma fille... ma souffrance était une lente agonie, mais j'avais ma fille !...

BARNET.

Eh bien ?

HENRIETTE.

Je ne l'ai plus, monsieur, on me l'a prise... on me l'a volée !...

Digitized by Google

BARNET.

Oh ! volée !...

HENRIETTE.

Pour me rendre chez vous, je traversais la grande place... elle était couverte de monde, et toute cette foule agitée, furieuse, poussait des cris de révolte... tout à coup le galop des chevaux résonne sur le pavé... aussitôt un tumulte effroyable commença... Je tenais ma fille dans mes bras... des pierres furent lancées aux cavaliers, une de ces pierres m'atteignit au front et me renversa ; quand je rouvris les yeux, la place était déserte, quelques curieux seulement m'entouraient... Des yeux, du cœur je cherchai ma Louise... elle n'était plus près de moi... je repoussai les secours qu'on voulait me prodiguer... je courus à la maison où nous avions passé la nuit... Louise n'y avait pas reparu... un dernier espoir me mena chez vous... vous étiez absent et personne n'avait vu Louise !... le reste du jour j'allai de rue en rue, de maison en maison, appelant, demandant ma fille !... et nulle voix ne répondait à la mienne !...

BARNET.

Continuez, continuez...

HENRIETTE.

Haletante de fatigue, le visage ensanglanté... la voix étouffée par mes sanglots... je marchais, je marchais toujours, la nuit était venue... un fleuve se trouvait devant moi... alors... je fus prise de vertige... j'allais me précipiter...

BARNET, *la retenant.*

Oh !

HENRIETTE.

Mais j'avais été suivie... on m'arrêta sur le bord de l'abîme... En revenant à moi je me trouvai dans une salle d'hospice, et on disait autour de mon lit : Attachez-la bien, car elle est folle... En vain j'appelai ma Louise... vous... mon bourreau lui-même ! plus je suppliais, plus on resserrait mes liens... Je demeurai enchaînée ainsi toute une semaine... enfin, je trompai mon gardien par un calme apparent, on m'accorda un peu plus de liberté... ce matin on m'a laissée seule... une fenêtre était ouverte... elle donnait sur la campagne... Mourir et revoir ma fille ! m'écriai-je... et je suis libre, monsieur Barnet... c'est à vous que je suis venue... je ne vous demande plus de me faire rendre mon nom, ma fortune... j'accepte l'obscurité, la misère, la prison... mais faites-moi retrouver ma fille !... avec elle, je serai riche... avec elle je serai heureuse !... oh ! rendez-la-moi, monsieur Barnet, rendez-la-moi !...

BARNET.

Pauvre femme !... certes je ferai tout ce qui dépendra de

Digitized by Google

moi... mais, pour Dieu, calmez-vous !... voyons, mettez de l'ordre, de la raison dans vos idées; allez m'attendre chez moi, et aussitôt que je le pourrai...

HENRIETTE.

Ne puis-je donc vous attendre ici ?

BARNET, *à part.*

Non pas.

CERNY, *en dehors.*

Picard, ma voiture dans une heure !

HENRIETTE.

C'est sa voix ! oh ! je veux rester, monsieur Barnet !

BARNET.

Oh ! pas dans ce salon du moins ! venez, je vous en supplie ! (*Il l'emmène, puis reparaît aussitôt.*)

SCENE V.

BARNET, HENRI, CAROLINE, LEONIE, LE DOCTEUR, JULIETTE, CERNY.

CERNY.

Ah ! vous voilà, monsieur Barnet...

HENRI.

Mieux vaut tard que jamais, tabellion !

CAROLINE, *allant à Barnet.*

Mon frère... avez-vous vu mon frère ?...

BARNET.

Non, madame; n'était-il pas avec vous?

CAROLINE.

Il ne nous a pas accompagnés... et son absence dans un pareil moment...

BARNET.

Est bien étrange en effet.

HENRI.

Et commence à m'inquiéter !... (*Il est à l'avant-scène de droite. M. de Cerny s'est approché de la cheminée, et Barnet est allé le joindre. Juliette, Caroline et Léonie sont à l'avant-scène à gauche près du canapé. Le docteur vient se placer entre Caroline et Léonie qui se trouve ainsi plus rapprochée d'Henri. Léonie témoigne une inquiétude plus renfermée, mais aussi vive que celle de Caroline.*)

LE DOCTEUR.

Ne vous tourmentez pas, belle dame... le cher frère est assez fantasque de sa nature, il avait peut-être ce matin une course... un pari...

Digitized by Google

HENRI, *à part.*

Hum... non pas...

LÉONIE, *à part.*

Ce qu'il a dit en partant... cette fleur qu'il a voulu garder comme un talisman!... quel soupçon!... (*A Henri.*) Il se passe quelque chose, n'est-ce pas, monsieur?

HENRI.

Mais non, madame, il ne se passe rien... rien que de fort ordinaire!... (*A part, regardant la pendule.*) Tout doit être fini, et il ne revient pas...

JULIETTE, *à Caroline.*

Le docteur a raison... tu te tourmentes à tort.

CAROLINE.

Oh! n'importe... je veux voir Pierre... l'interroger. Monsieur Henri, Juliette, pardonnez-moi, messieurs... venez... venez... (*Caroline sort avec Juliette.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, *moins* CAROLINE *et* JULIETTE.

CERNY, *continuant une conversation.*

En vérité, Barnet, vous ne savez rien?

BARNET.

Absolument rieu.

CERNY.

Maintenant que madame de Lansberg n'est plus là, je puis avouer que cette absence prolongée est bien extraordinaire... et si madame de Cerny le permet, nous attendrons quelques minutes pour avoir des nouvelles du baron.

LÉONIE, *vivement.*

Oui, oui, monsieur, nous attendrons!... Docteur, quelle est donc cette disparition qui vous a fait oublier ce matin notre rendez-vous?...

LE DOCTEUR.

Il s'agit d'une femme amenée à mon hospice par des braves gens qui l'avaient empêchée de se précipiter du quai dans la rivière.

BARNET.

Hein?

LE DOCTEUR.

Une folle!... je voulais précisément vous en parler, monsieur le vicomte, car elle vous connaît!

CERNY.

Moi!

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Et vous aussi, Barnet... Dans son délire, elle nous disait les choses les plus étranges; par exemple, elle soutenait qu'elle était, excusez-moi de raviver votre douleur, monsieur de Cerny, qu'elle était, dis-je, Henriette votre sœur.

CERNY.

En vérité?

LE DOCTEUR.

Que Barnet en avait la preuve.

LÉONIE, *à Cerny.*

Que signifie cela, monsieur ?

CERNY.

Vous l'avez entendu, chère amie !... une folle !... (*A part.*) C'est elle.

BARNET.

Cette femme m'a remis en effet une histoire écrite et certainement inventée par elle ! Cette malheureuse a sans doute connu autrefois mademoiselle de Cerny.

LE DOCTEUR.

Elle parlait d'enlèvement, de séquestration.

BARNET.

C'est cela.

CERNY.

Un roman comme ils en font tous.

LE DOCTEUR.

Vous ne connaissez pas cette femme, monsieur le vicomte ?

CERNY.

Du tout.

LÉONIE, *à Barnet.*

Mais ces preuves, qu'elle dit vous avoir données?

BARNET.

Je n'en ai point, je vous jure...

CERNY.

En fait de preuves, hélas ! je n'en connais qu'une, une bien triste et bien réelle... (*A Barnet.*) C'est l'acte que je vous ai remis à mon retour d'Italie et constatant la mort de ma pauvre sœur !...

HENRIETTE, *qui a paru sur le seuil de la porte à gauche.*

Et ma fille, est-elle morte aussi, mon frère ?

SCENE VII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

LÉONIE, *effrayée d'abord.*

Ah !

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Voilà précisément notre fugitive, et je vais à l'instant...

LÉONIE.

Attendez, monsieur; je reconnais cette femme!

CERNY.

Que dit-elle?

LÉONIE.

C'est la pauvre mendiante que j'ai secourue au couvent des Carmélites... Elle avait avec elle un enfant...

HENRIETTE.

Ma fille, madame, ma fille adoree! et c'est à lui que je viens la redemander!

LÉONIE.

A lui... Pourquoi monsieur de Cerny vous aurait-il enlevé votre enfant?

HENRIETTE.

Pour la tuer!

LÉONIE.

Oh! mais défendez-vous donc, monsieur...

CERNY, *qui a pris un journal.*

Me défendre! mais madame, si cette femme est Henriette, je suis un indigne faussaire... si j'ai tué sa fille... je suis un assassin... voyons, ai-je à me défendre de tout cela?

HENRIETTE.

Félix, je t'ai demandé ma fille.

BARNET.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez été séparée de votre fille le jour où les dragons dissipèrent certains rassemblements qui, aux dernières elections...

CERNY.

Ah! c'est ce jour-là... attendez... votre fille ne portait-elle pas au cou une chaîne de cheveux?

HENRIETTE.

Tressée par moi dans ma prison!

CERNY.

Et une petite médaille.

HENRIETTE.

En argent, qui me venait de notre mère...

CERNY.

Tout à l'heure, au conseil, le commissaire central nous a appris l'arrestation d'une jeune fille qui, perdue dans les rues de Toulouse, n'a pu donner aucun renseignement; cette jeune fille avait sur elle une chaîne en cheveux et une médaille en argent!...

Digitized by Google

HENRIETTE.

C'est cela !... Ah ! ma fille existe !... Oh ! je veux la voir, on va me la rendre...

CERNY.

Sans doute, si vous êtes sa mère !

HENRIETTE.

Si je suis sa mère !... Oh ! vous voulez me torturer encore... Monsieur Barnet, voyons, que faut-il donc faire pour qu'on me rende ma fille ?

BARNET.

Il faut dire la vérité...

HENRIETTE.

Mais la vérité, je vous l'ai dite et vous n'avez pas voulu me croire !...

BARNET.

Songez donc, Henriette de Cerny est morte depuis longtemps, sa famille la pleure encore... Les actes relatifs à ce douloureux événements sont à mon étude, je les ai. Nier tout cela, c'est nier l'évidence, et nier l'évidence, c'est de la folie...

HENRIETTE.

Oui, je comprends, en effet, c'est de la folie... (*A part.*) Mon Dieu, qui lui donnez le droit et la force, vous me condamnez donc?

LÉONIE.

Eh bien !

HENRIETTE.

Monsieur Barnet, si je renonçais à me déclarer la sœur de monsieur, me rendrait-on ma fille ?

LE DOCTEUR.

On vous la rendra sans condition.

HENRIETTE.

Me laissera-t-on aller avec elle librement ?

LÉONIE.

Mais sans aucun doute...

HENRIETTE.

Eh bien !... (*Regardant Cerny.*) Oh ! quel regard !... il m'épouvante !...

BARNET.

Eh bien !...

HENRIETTE.

Monsieur Barnet, brûlez le récit... oubliez tout ce que j'ai pu vous dire; quant à moi, je ne m'en souviens plus... que ce nom

Digitized by Google

de Cerny qui avait été légué pur, puisse être transmis sans tache... je ne connais pas monsieur, je ne lui parlerai plus, je ne le verrai plus... il n'est pas mon frère, je renonce à me dire sa sœur... enfin, je ne m'appelle pas... Henriette de Cerny... Est-ce là tout et suis-je bien raisonnable?

SCENE VIII.

LES MÊMES, ARMAND, HENRI, CAROLINE, JULIETTE.

LUIZZI.

Que vois-je! Henriette?

TOUS.

Que dit-il?

HENRIETTE.

Vous me connaissez donc, vous?

LUIZZI.

Si je... (*Il s'arrête en voyant Léonie.*)

LÉONIE.

Parlez, monsieur... parlez!

CERNY.

Oui, parlez!...

HENRIETTE, *bas à Armand.*

Silence, monsieur; si vous parlez, ma fille est perdue!... (*Haut.*) Vous vous trompez, monsieur, je ne suis pas Henriette. Henriette est morte, bien morte!... quant à moi, je suis bien heureuse, allez... je suis libre... je vais revoir ma fille... Monsieur Barnet... Docteur, vous me le promettez!

BARNET.

Oui, mon enfant!

LÉONIE.

Vous devez à cette infortunée aide et protection.

HENRIETTE.

Monsieur de Cerny, continuez à bien pleurer votre sœur, la pauvre Henriette, Dieu vous tiendra compte de vos larmes... Me voici, messieurs, me voici! (*Elle sort avec Barnet et le Docteur.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté* HENRIETTE, LE DOCTEUR *et* BARNET.

CERNY, *à Luizzi.*

Monsieur le baron, Mme de Cerny et moi, nous vous attendrons ce soir à dix heures à l'hôtel de Crémancé.

Digitized by Google

LUIZZI, *à part.*

Chez elle !

CERNY.

Nous ferez-vous l'honneur d'y venir ?...

LUIZZI.

J'y serai, monsieur !...

CERNY.

Votre main, monsieur le baron !

LUIZZI *sort sa main de son habit, elle est enveloppée de noir.*

Monsieur !

LÉONIE.

Ah ! vous êtes blessé, monsieur de Luizzi !

CAROLINE.

Blessé, lui, Armand !

LUIZZI.

Ne t'effraie pas, ma sœur... cette blessure n'est rien. (*A Henri.*) Une déchirure, voilà tout... (*A Léonie.*) Milles grâces, madame, pour l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi... Ma chère Caroline, j'ai besoin seulement de calme, de repos !

CERNY.

Très-bien, très-bien, nous vous laissons.

LUIZZI.

Henri, monsieur Barnet vous attend dans mon cabinet !

HENRI.

J'y vais, mon frère.

JULIETTE, *bas à Henri.*

Tout est-il prêt ?...

HENRI, *bas.*

Oui !

JULIETTE.

Terminez vite avec le notaire, et allez m'attendre. (*Tout le monde sort.*)

SCÈNE X.

ARMAND, *seul.*

J'avais besoin d'être seul, la vue d'Henriette retombée au pouvoir de son frère... ce rendez-vous à l'hôtel de Crémancé... tout cela avait bouleversé ma raison... D'ailleurs à l'issue de ce duel j'arrivais ici plein de doute et d'anxiété... (*Sonnant.*) Satan, viens !

Digitized by Google

SCENE XI.

ARMAND, SATAN. (*Il est ivre.*)

SATAN.

Me voilà, maître; j'arrive de Liverpool où je présidais une société de tempérance... j'ai peut-être un peu trop rempli mon verre, mais j'ai voulu te faire voir ton ami Satan en goguette!

LUIZZI.

Oh! pas de plaisanteries, je ne suis pas d'humeur à les supporter!

SATAN.

Pour un jour de noces tu me sembles médiocrement guilleret... baron!

LUIZZI.

Oh! parle-moi, sérieusement... je le veux!..

SATAN.

Il faut que je me dégrise, c'est dommage!... tu veux toujours apprendre, et moi je voudrais oublier... C'est fait!

LUIZZI.

Tu t'es engagé à répondre loyalement à mes questions.

SATAN.

Eh bien?...

LUIZZI.

Avant d'unir ma sœur à celui qu'elle aimait, je t'ai demandé des renseignements sur le comte de Lansberg.

SATAN.

Et je t'ai dit que le comte était le rejeton d'une noble mais pauvre famille du Holstein!

LUIZZI.

Et tu ajoutas?

SATAN.

Que c'était un brave et digne jeune homme!

LUIZZI.

Oui, tu m'as dis cela... et pourtant un compagnon d'armes de M. de Lansberg, frappé mortellement par moi tout à l'heure, touchant à cet instant suprême où l'homme n'ose plus mentir... car il se sent trop près de Dieu! m'a dit en expirant: Baron de Luizzi, celui auquel vous avez donné votre sœur est un infâme!...

SATAN.

Ce pauvre Delaroque avait raison!

LUIZZI.

Tu m'as donc menti?...

Digitized by Google

SATAN.

Distinguons, mon maître! tu m'as demandé des renseignements sur le comte de Lansberg et non pas sur l'intrigant qui a usurpé son nom et ses titres!

LUIZZI.

Ce Laroque m'avait dit vrai!

SATAN.

Oui, et pour l'en récompenser, tu viens de lui envoyer une balle dans la poitrine! ce n'est pas encourageant!

LUIZZI.

Oh malheur! Ainsi l'épouse de ma Caroline...

SATAN.

Se nomme tout simplement Henri Donézau ; il a volé le nom et les titres de M. de Lansberg!

LUIZZI.

Et ce misérable a osé! Oh! je le démasquerai... et ma sœur l'aime.

SATAN.

L'aimer! allons donc! ta sœur s'est fait illusion... on a parlé à son imagination, on n'a pas touché son cœur... cette âme facile et résignée a été la victime d'une machination ourdie secrètement autour d'elle ; reconnaissante pour le premier qui lui a parlé d'amour, elle s'est persuadée qu'elle aimait... Et toi, parce que tu livrais cinq cent mille francs de dot à un comte de Lansberg, tu t'es persuadé que tu étais un modèle de fraternité!... Ah!... ah! on a exploité la faiblesse de la sœur et l'orgueil du frère... De Caroline et de toi, mon maître, on n'a voulu qu'une chose... de l'argent!...

LUIZZI.

De l'argent! Oh! je sauverai ma sœur s'il en est temps encore, et d'abord je veux revoir ce faux comte de Lansberg!

SATAN.

Ce sera difficile!

ARMAND.

Pourquoi?

SATAN.

Parce qu'après avoir reçu des mains de M. Barnet les cinq cent mille francs de dot, il vient de sortir furtivement de ton hôtel!

LUIZZI.

C'est impossible!

SATAN.

Incrédule! regarde!... (*Le fond s'ouvre et laisse voir un quai;*

Digitized by Google

il fait nuit, la neige tombe et couvre les toits. — Un homme enveloppé d'un manteau semble attendre; cet homme, c'est Henri.)

SCENE XII.

LES MÊMES, HENRI, JULIETTE.

LUIZZI.

Lui ! que fait-il là ?...

SATAN.

Il attend sa maîtresse !...

LUIZZI.

Sa maîtresse !...

SATAN.

Oui, il aimait une autre femme que Caroline. Et quand sa maîtresse l'aura rejoint, ils partiront ensemble pour l'étranger !

LUIZZI.

Mais cette femme, cette complice ?

SATAN.

Complice, tu peux le dire, car c'est elle qui a tout mené, tout conduit... c'est elle qui sans cesse au près de ta sœur l'a si perfidement trompée, qu'elle lui a donné pour époux, devine !... son amant ! !...

LUIZZI.

Horreur ! Mais enfin cette femme !

SATAN.

Tiens, vois-tu cette jeune fille qui se glisse dans l'ombre ?

LUIZZI.

Ciel ! Juliette !

SATAN.

Elle-même, la sincère amie de Caroline !

LUIZZI.

Les infâmes !

SEPTIÈME TABLEAU.

UN AMI INTIME.

Un élégant boudoir. — Canapé au fond surmonté d'une glace. A droite, premier plan, un bonheur du jour, secrétaire. — A gauche, premier plan, une jardinière. — A droite, deuxième plan, une porte. — A gauche, deuxième plan, une cheminée. — Au troisième plan, au milieu, canapé. — A l'avant-scène à gauche, une console et un pliant ; un gué-

Digitized by Google

ridon avec ce qu'il faut pour écrire. — Sur la cheminée, des candélabres, une lampe suspendue au plafond et renfermée dans un globe d'albâtre. — Tapis, meubles élégants.

SCENE I.

LUIZZI, UNE FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Si monsieur veut bien attendre ici je vais l'annoncer...

LUIZZI.

Monsieur le baron de Luizzi... (*La femme de chambre sort.— Seul.*) Je vais la revoir... elle! et c'est son boudoir!... Oh! je voudrais en vain m'en défendre... je l'aime, cette femme!... je l'aime assez pour lui sacrifier ma vengeance!... Pour la voir, ne fût-ce que quelques minutes. J'ai laissé à d'autres le soin de poursuivre Juliette et son indigne complice... j'ai quitté Caroline... je l'ai laissée partir seule pour ce couvent des Carmélites d'où mon imprudente amitié l'avait fait sortir... Léonie! je n'ai plus qu'une pensée... l'aimer!... qu'un désir, qu'un but... en être aimé!... c'est encore là un rêve d'insensé!

SCENE II.

LUIZZI, SATAN, *en valet.*

(*Un valet de grande maison précède un domestique qui vient allumer les bougies des candélabres.*)

LUIZZI.

Que puis-je espérer? n'est-elle pas mariée?

SATAN, *allumant.*

Bah! qu'importe!

LUIZZI.

Qui est là? Oh! c'est toi!

SATAN.

Votre très-humble valet.

LUIZZI.

Pourquoi viens-tu? qui t'a appelé?.. as-tu quelque nouveau piége à me tendre?... as-tu médité quelque infernale tromperie?...

SATAN.

Je ne t'ai jamais trompé, baron. . je me suis engagé à répondre vrai à toutes tes questions... rien de moins, rien de plus... Est-ce ma faute si tu me questionnes mal, ou si tu te contentes trop vite de mes réponses?... Le mariage de Caroline te donnera une leçon dont tu profiteras...

Digitized by Google

LUIZZI.

Oui, car dès ce moment je romps notre pacte.... je brise ce talisman maudit !

SATAN.

Ne fais pas cela, tu t'en repentiras avant cinq minutes... Tu n'as rien à me demander ?

LUIZZI.

Rien !

SATAN.

Tu ne veux rien savoir?

LUIZZI.

Rien !

SATAN.

Tu boudes ?... eh bien tu as tort.... Je voulais te dédommager de la mauvaise journée que tu as passée... Tu aimes madame de Cerny !

LUIZZI.

Te l'ai-je jamais dit ?

SATAN.

Tu l'aimes éperdument !...

LUIZZI.

Eh bien, oui... mais je ne flétrirai pas cette âme pure !

SATAN.

Allons, c'est édifiant... je vois que je n'ai rien à faire ici... (*fausse sortie*) pourtant je veux avant de partir te faire une petite revelation... Oh ! sans intérêt, gratis !

LUIZZI.

Va-t'en, maudit ! va-t'en !...

SATAN.

Je ne veux pas que tu sois dupe de tes scrupules... La belle Léonie est bien legalement vicomtesse de Cerny... mais elle n'est ni fille, ni femme, ni veuve... Fais de cela ton profit si tu veux... Bonsoir, baron...

LUIZZI.

Attends...

SATAN.

Ah ! je n'ai plus rien à te donner... mais j'aurais beaucoup à te vendre...

LUIZZI.

Démon... viens...

SATAN.

Eh bien ! tu ne me chasses plus... tu ne parles plus de briser ta sonnette diabolique ?

Digitized by Google

LUIZZI.

Non, car mon amour pour Léonie l'emporte sur toutes mes résolutions... S'il y a un secret dans sa vie, dis-le-moi et je te paierai ce secret...

SATAN.

Oui, comme les autres... mais si tu oublies toujours de puiser dans ton trésor, moi, je n'oublie jamais d'y prendre ce qui m'est légitimement dû...

LUIZZI, *avec effroi.*

Hein ! (*Il cherche sa bourse.*)

SATAN.

Rassure-toi, ta bourse est encore assez bien garnie... j'ai de la probité... Nous sommes probablement destinés à vivre ensemble éternellement; or, je ne veux pas avoir un damné qui dirait à tout venant que j'ai manqué de procédés envers lui...

LUIZZI.

Ce secret hâte-toi de me l'apprendre, l'heure va sonner !

SATAN.

Pour n'être pas dérangé... je vais retarder d'une demi-heure toutes les horloges, pendules et montres du département.... (*La pendule retarde d'une demi-heure.*) Que d'amants vont se laisser surprendre... que d'époux vont être surpris... il y aura demain vingt duels et deux cents procès plus ou moins scandaleux... que je te laisse sur la conscience... Pourquoi pâlis-tu, baron ?..

LUIZZI.

Tu vas m'enlever encore une illusion...

SATAN.

Au contraire, je n'ai que du bien à te dire de ta Léonie...

LUIZZI.

Dieu soit loué, il y a donc d'honnêtes femmes au monde !

SATAN.

Et qui t'a dit le contraire ?... Oui certes, il y en a et beaucoup, ce dont j'enrage... seulement vous ne savez ni les trouver, ni les honorer... Autour de vous... sous vos yeux, dans vos familles, il y a d'honnêtes mères, des sœurs, des femmes, des filles honnêtes, mais vous n'y prenez pas garde, vous coudoyez la vertu sans la voir, le vice seul vous attire; il vous éblouit, il vous fascine, et lorsqu'un beau jour le charme est rompu, lorsque vous reconnaissez que votre idole n'était faite que d'argile grossière, alors vous criez à la trahison, vous niez la vertu, et parce que sur cent femmes vous avez trouvé une coquine dont le plus souvent la perversité est votre ouvrage, vous proclamez hardiment que les quatre-vingt-dix-neuf autres ne sont pas des femmes honnêtes !...

Digitized by Google

LUIZZI.

Il a raison... mais parle-moi de Léonie...

SATAN.

Soit... Le jour même de son mariage, monsieur de Cerny était seul enfermé dans ce boudoir... il lisait une lettre qu'il froissa dans sa main et qu'il jeta dans cette cheminée où pétillait un feu ardent... puis il sortit pour rejoindre au salon sa jolie fiancée... mais j'avais intérêt à ce que la lettre ne brûlât pas... j'éternuai et le feu s'éteignit... Après le bal, Léonie fut laissée seule dans ce charmant réduit... elle était triste, rêveuse, et ne pensait pas du tout à son mari... peut-être se souvenait-elle du couvent des Carmélites, des visites quelle y recevait... Baron, tu as été souvent aux Carmélites... bref, elle était devant cette cheminée... son regard distrait s'arrêta sur la lettre froissée par monsieur de Cerny... elle se baissa et reconnut l'écriture de sa mère... de la belle madame de Crémancé, la sainte madame de Crémancé... comme on l'appelle encore à Toulouse et à vingt lieues à la ronde... La jolie sainte... Pauvre espèce humaine! que de réputations usurpées!

LUIZZI.

Oh! démon, comme tu flétris tout ce que tu touches!

SATAN.

Pardon... je ne flétris pas ce que je touche, mais je touche ce qui est flétri. Passons... Léonie s'empressa de lire la lettre écrite par sa mère... Voici ce que contenait cette lettre... trois lignes seulement: Monsieur Félix de Cerny, vous, qui après m'avoir perdue, n'avez pas frémi à la pensée de devenir l'époux de ma fille, soyez maudit!...

LUIZZI.

Oh! le misérable!

SATAN.

Bah! ne sois pas si sévère, peut-être qu'à sa place...

LUIZZI.

Moi... oh! jamais!

SATAN.

Allons donc, voilà bien le mot des hommes... moi, jamais! et en parlant ainsi ils sont de bonne foi... Quant à toi, maître, tu n'as pas fait une mauvaise action (et tu en as fait beaucoup) que je ne t'aie vu la blâmer amèrement, lorsqu'elle a passé à côté de toi sous une autre figure que la tienne...

LUIZZI.

Continue.

SATAN.

Léonie achevait à peine de lire la lettre de sa mère, lorsque

Digitized by Google

monsieur de Cerny entra le sourire sur les lèvres... le visage rayonnant... Il s'approcha de sa femme, qui, sans lui dire un mot, lui presenta la lettre de madame de Crémancé... De Cerny resta immobile et muet... Léonie prit une bougie, et brûla cette preuve d'infamie... puis elle montra à monsieur de Cerny la porte du boudoir, et monsieur de Cerny s'en alla en étouffant un cri de rage et de désespoir... Epoux tendrement unis devant le monde, ils restèrent, à partir de ce moment, secrètement étrangers l'un à l'autre, et voilà comment Léonie de Crémancé n'est ni fille, ni femme, ni veuve... Bonne nuit, baron ! (*Il disparaît au moment où Cerny entre.*)

SCENE III.

ARMAND, CERNY.

CERNY.

Mille remercîments, monsieur, pour votre exactitude...

LUIZZI, *à part.*

Toujours le même sourire, le même calme... et ne pouvoir démasquer cet homme !... (*Haut.*) N'aurai-je pas l'honneur de saluer madame de Cerny ?

CERNY.

Léonie était souffrante ce soir, et s'est retirée de bonne heure... d'ailleurs l'entretien que je désirais avoir avec vous ne demandait pas de témoins... Asseyons-nous donc, je vous prie, et causons. . Monsieur de Luizzi, j'attends de vous ce que tout honnête homme ne peut refuser de dire à qui le lui demande : la vérité !

LUIZZI.

Veuillez m'expliquer, monsieur, quelle vérité vous attendez de moi...

CERNY.

Lorsque ce matin, à votre hôtel, vous avez vu cette pauvre folle qu'emmenait le docteur Simiane... vous avez prononcé le nom d'Henriette... je n'ai pas cru devoir vous demander alors où vous aviez rencontré cette femme et comment vous aviez pu savoir qu'elle prétendait se nommer Henriette de Cerny. Mais ici, monsieur de Luizzi, j'espère que vous vous expliquerez avec franchise et loyauté...

LUIZZI.

Monsieur, je pourrais, je devrais peut-être encore me renfermer dans un prudent silence... mais vous faites un appel à ma loyauté... et quoi qu'il en puisse advenir, je vais vous dire ce que je crois être la vérité. Oui, je connais cette pauvre femme... oui, je sais qu'elle se nomme Henriette de Cerny... qu'elle est votre sœur, et que vous l'avez renfermée douze ans dans une

Digitized by Google

obscure prison! dont vous vous étiez fait vous-même l'impitoyable geôlier!... Si vous vous étonnez que maître d'un pareil secret, je ne sois pas intervenu entre la victime et le bourreau, c'est que la nuit même où ce mystère me fut révélé, Henriette de Cerny avait quitté le pavillon de la Forge, c'est que le corps du délit aurait manqué, et que les magistrats auraient pu me traiter d'insensé et de calomniateur!

CERNY.

Oui, calomniateur!...

LUIZZI.

Attendez, monsieur le vicomte, attendez! si j'ai gardé le silence ce matin, c'est que pour parler il me fallait des preuves.

CERNY, *souriant.*

Et ces preuves?...

LUIZZI.

Je les attends.

CERNY.

Vous!

LUIZZI.

J'ai écrit à Florence, où selon vous Henriette de Cerny a succombé... Dans quelques jours je saurai tout!

CERNY.

Vous ne supposez pas, monsieur le baron, que j'attendrai une heure de plus pour donner à cette fable un éclatant démenti!

LUIZZI.

Un démenti n'est pas toujours une preuve en faveur de celui qui le donne.

CERNY.

C'est au moins toujours une insulte pour celui qui le reçoit... et je vous le dis sans emportement, sans violence, monsieur le baron, vous en avez menti!

LUIZZI, *se contenant.*

C'est ce que je saurai, monsieur le vicomte, quand j'aurai reçu mes lettres de Florence.

CERNY.

Oh! vous n'attendrez pas jusque-là.

LUIZZI.

Pour me battre avec vous... pardonnez-moi, monsieur. Si ces lettres vous justifient, je vous dois une réparation! et je vous offrirai tous les avantages... le choix des armes, du terrain... mais si vous êtes ce que je crois, monsieur de Cerny, si l'orgueil de votre naissance vous a fait descendre au rang des faus-

Digitized by Google

saires et des assassins, alors, monsieur, je me garderai bien de vous enlever à la cour d'assises.

CERNY.

Un mot encore : puisque vous êtes en veine de franchise, monsieur le baron, ne me direz-vous pas comment vous avez eu connaissance de cette fable inventée par une pauvre femme en délire?...

LUIZZI.

Permettez-moi de ne pas répondre à cette question... Qu'il vous suffise de savoir, monsieur, qu'il n'est pas de mystère, si bien caché, qu'on puisse me dérober, s'il me plaît de le surprendre.

CERNY, *souriant.*

Prétendez-vous donc avoir le don de double vue?...

LUIZZI, *souriant.*

Peut-être!

CERNY, *raillant.*

Alors, monsieur, permettez-moi de vous dire que vous avez été bien imprudent de venir.... bien imprudent surtout lorsque me croyant coupable d'un double crime, pour sauver l'honneur de mon nom, vous avez pu supposer que je laisserais sortir d'ici un homme qui, ayant surpris un pareil secret, n'a pas su ou n'a pas voulu le garder.

LUIZZI, *avec colère.*

Un guet-apens, monsieur.

CERNY.

J'avais pris toutes mes mesures pour le cas où vous refuseriez de vous battre!

LUIZZI.

Et je refuse encore, monsieur, car pour se battre il faut estimer son adversaire ou tout au moins douter de son infamie... et je ne doute plus de la vôtre!...

CERNY.

Monsieur!

LUIZZI.

Oh! vous ne m'assassinerez pas impunément.

CERNY.

De la colère! fou que je suis! Regardez autour de vous, monsieur le baron, vous êtes ici chez madame de Cerny, dans son boudoir... rien ne prouve que vous y soyez venu sur mon invitation! Eh bien! moi, monsieur, je suis jaloux... je trouve un homme chez ma femme, la nuit, et je le tue!

LUIZZI.

Allons donc, monsieur, la colère vous aveugle!

Digitized by Google

CERNY.

Ah! point de folles bravades ; tous les domestiqnes ont été éloignés, n'attendez donc pas de secours, n'espérez donc pas de témoins! (*Une porte s'ouvre, Léonie paraît.*)

LÉONIE.

Vous vous trompez! (*A Armand.*) Vous en aurez un, monsieur de Luizzi!...

CERNY, LUIZZI.

Léonie!

LÉONIE.

J'étais là, monsieur... et si vous voulez ensevelir votre abominable secret, il faut me tuer aussi, car j'ai tout entendu!

LUIZZI.

Oh! madame!...

CERNY.

Si votre imprudente curiosité vous a rendue confidente de cette odieuse calomnie, madame, je ne crains pas votre indiscrétion, car vous portez mon nom, et tout ce qui me flétrit vous deshonore!

LÉONIE.

Vous vous trompez encore... j'accepterai ma part de la honte qu'à mon insu vous m'avez faite, mais je ne serai pas volontairement votre complice... Ne m'épargnez donc pas plus que M. de Luizzi, car, ainsi que lui, je jure de faire rendre à votre sœur... à votre victime... et sa fortune et son nom!

CERNY.

Vous m'accuserez... moi... votre mari...

LÉONIE.

Oui, je vous accuserai; je ne vous dois le silence que pour moi!...

LUIZZI.

Laissez, madame, laissez-le, cet homme, couronner sa vie par un lâche assassinat... je lui livre ma vie avec joie si ce dernier crime doit briser les liens sacriléges qui vous unissent à lui..... Quant à la honte dont il vous menace, elle ne peut vous atteindre, vous qui sa femme devant la loi ne l'avez jamais été devant Dieu!

LÉONIE.

Monsieur!

CERNY.

Que dites-vous?...

LUIZZI.

Je dis que l'amant de Mme de Crémancé ayant osé franchir le

Digitized by Google

seuil de ce boudoir, a trouvé la preuve de son infamie, là où il venait chercher un incestueux bonheur ! Je dis que comme si Dieu lui eût mis au front une auréole, cet ange est resté pur sous le toit conjugal ; enfin je dis que cette femme n'est pas à vous, elle n'a de commun avec vous que votre nom qu'elle honore en le portant !...

CERNY, *avec rage.*

Oh !

LÉONIE.

Qu'entends-je ?...

CERNY, *la saisissant par le bras.*

Mais pour qu'il sache cela, cet homme, il est donc votr amant, madame ?...

LUIZZI, *à part.*

Qu'ai-je dit !

CERNY.

Nous étions seuls ! et de semblables secrets ne peuvent se dire, je le répète, qu'à un amant !

LUIZZI.

Monsieur, je vous jure !...

CERNY.

Ah ! vous vous repentez maintenant d'avoir été trop loin... sans crainte pour vous... vous tremblez pour votre complice !

LÉONIE, *relevant la tête.*

Assez, monsieur, assez... j'ai souffert le malheur, je ne souffrirai pas l'outrage... Par quelle incroyable fatalité M. de Luizzi a-t-il pu découvrir ce secret, qui fait encore monter la rougeur à mon front, je l'ignore... mais je ne vous permettrai pas de me soupçonner, monsieur de Cerny, je vous méprise, moi, mais vous n'avez pas le droit de me mépriser... (*A Luizzi.*) Et vous, monsieur, je voulais vous sauver... vous pour qui je venais de donner ma vie ; que vous ai-je fait pour que vous veniez me prendre mon honneur ? Il faut que vous disiez la vérité, monsieur de Luizzi, la vérité tout entière... il le faut ! Vous savez bien que je ne suis pas votre maîtresse, vous savez bien que je suis une honnête femme ; mais parlez donc, monsieur, parlez donc !...

LUIZZI.

Monsieur, j'atteste que Mme de Cerny...

LÉONIE.

Oh ! ce n'est pas assez de ce serment... il pourrait douter, voyez-vous... et tout infâme qu'il soit, je ne veux pas qu'il doute... Qui vous a fait cette étrange révélation ? au nom de

Digitized by Google

votre honneur nommez-le, monsieur de Luizzi, nommez-le, il le faut... oh ! je ne vous en prie pas... je le veux !

LUIZZI.

Et moi, madame... je ne puis que donner pour vous une existence que je maudis, car elle est fatale à tous ceux que j'aime... Tenez, monsieur, tuez-moi... que je n'entende pas ses reproches... que je ne voie pas ses larmes !...

CERNY, *armant ses pistolets.*

Oui, je vous tuerai et je vous tuerai tous deux !

LÉONIE.

Monsieur, monsieur, vous m'avez fait la vie odieuse hier, je vous aurais béni si vous me l'aviez ôtée ! mais aujourd'hui... mais à présent je ne veux pas mourir innocente et deshonorée !

CERNY.

Tu parles encore d'innocence et de vertu !... Arrière... Emportez dans la tombe mon secret et votre amour !

LÉONIE, *reculant à la vue des pistolets.*

Ah ! ah ! (*Elle tombe dans les bras d'Armand.*)

LUIZZI.

Satan ! sauve-la, je le veux ! (*Il sonne, aussitôt la lampe s'éteint, une porte cachée s'ouvre, Satan paraît.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, SATAN.

SATAN.

Par ici, mon maître !

CERNY.

Oh ! ma haine saura bien vous atteindre ! (*Il tire sur Satan qui s'est placé entre eux ; il semble recevoir le coup en pleine poitrine ; il fait un demi-cercle avec sa main, et montre la balle entre ses doigts.*)

SATAN, *riant.*

Voici la balle escamotée !...

ACTE IV.

HUITIÈME TABLEAU.

NI FILLE, NI FEMME, NI VEUVE.

La scène est à Royan, bourg situé à l'embouchure de la Gironde, département de la Charente Inférieure. Le théâtre est coupé en deux. — A

Digitized by Google

droite, une vue des côtes avec un chemin qui mène à la mer qu'on aperçoit dans le fond, derrière quelques rochers qui, de ce côté, enclavent le petit pont de Royan. — Derrière ces rochers, on aperçoit quelques barques de pêcheurs aux mâts pavoisés. — A droite, est l'intérieur d'une auberge avec une chambre située au-dessus de la salle d'en bas. Dans le fond de la salle d'en bas, une porte à droite, placée en face du public, et au delà de laquelle on aperçoit les premières marches d'un escalier conduisant extérieurement à la chambre d'en haut. — Dans la même salle, à droite, la porte d'entrée principale, ouvrant sur la scène. Dans la chambre en haut, une porte à gauche, et en face, une fenêtre donnant sur la scène. — Dans les deux pièces, chaises, tables, etc. — Une table est aussi placée extérieurement avec bancs, etc.—L'enseigne qui est placee au-dessus de la porte de l'auberge représente grossièrement un port avec ces mots : Au port de Royan, Etienne, aubergiste, loge à pied et à cheval.

SCENE I.

LA MERE ETIENNE, AUBERGISTE, PINGOUIN, CHEF CONTREBANDIER, LAROCHE, AUTRE CONTREBANDIER, FILLES D'AUBERGE, CONTREBANDIERS, PÊCHEURS. (*Au lever du rideau, tableau joyeux et mouvementé.*)

PINGOUIN.

Oh! eh! les autres! la pêche a-t-elle été bonne?...

MICHEL.

Excellente.

PINGOUIN.

Eh ben! Michel, quand on a le cœur gai, on a la voix nette; viens boire un coup, et pendant que je ferai mes comptes, tu chanteras la ronde des pêcheurs de Royan.

MICHEL.

Ça y est!... versez!...

LES PÊCHEURS DE ROYAN.

REFRAIN.

Que le ciel soit riant
Ou rempli de tempête,
Du superbe océan
Tous les jours c'est la fête.
Dans le sombre ouragan,
Au soleil rayonnant,
Gais pêcheurs de Royan,
Fêtons, chantons notre océan!

Digitized by Google

PREMIER COUPLET.

Dans l'ouragan, Dieu nous tend sa main pleine,
Et les pêcheurs y vont prendre toujours,
Pour leurs petits, de bons habits de laine,
Et des croix d'or pour parer leurs amours.
Notre Océan, de l'enfant de la plage
Est en tout temps le père nourricier.
Et s'il lui sert de tombeau dans l'orage,
Inclinons-nous, c'est le grand justicier.
Que le ciel, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans l'ouragan, ciel et mer se répondent,
Et sous les cieux, quand l'onde prend son cours,
A l'horizon leurs baisers se confondent,
Car Dieu leur fait d'éternelles amours!...
De l'Océan la robe bleue et verte,
Avec le ciel s'étoile dans la nuit;
De diamants nous la voyons couverte,
Chaque matin, dès que le ciel reluit.
Que le ciel, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Vive la vie aux rivages tranquilles!
Où le travail donne un pain plus joyeux.
On est meilleur en vivant loin des villes,
On rit plus franc en riant sous les cieux.
On est plus fort quand le danger menace,
Chaque pêcheur va l'apprendre à son tour.
On aime mieux lorsque l'on aime en face
Du Dieu qui fit l'Océan et l'amour!
Que le ciel, etc.

SCENE II.

LES MÊMES, LUIZZI, LÉONIE *arrivant du dehors conduits par Louise.*

LOUISE, *entrant la première.*

Par ici, madame; nous sommes arrivées.

LA MÈRE ÉTIENNE, *courant à elle et l'embrassant.*

Ah! te voilà!... Ah! ah! tiens, tu m'amènes des voyageurs?... (*A Léonie et à Armand.*) Entrez, madame et monsieur.

Digitized by Google

LOUISE, *entrant vivement dans la salle d'en-bas et prenant un siége.*

Oui, venez vous reposer, madame... car vous êtes bien fatiguée.

LA MÈRE ÉTIENNE, *à Louise.*

Où as-tu donc rencontré monsieur et madame?

LOUISE, *tout en rendant ses soins à Léonie.*

Sur la route... leur voiture s'est cassée juste à l'angle du petit sentier qui conduit ici et près de la grande allée des saules.

PINGOUIN, *à part.*

Oh! oh! près de notre cachette.

LOUISE.

Impossible d'aller plus loin... Par bonheur, je me suis trouvée là... et j'ai engagé madame à venir avec moi, ici, à l'auberge du Port de Royan. (*Pendant ce dialogue Armand s'est approché de Pingouin et le regarde.*)

LÉONIE, *embrassant Louise.*

Charmant enfant!

LUIZZI.

Un mot, mon brave.

PINGOUIN.

Risquez-en deux si vous voulez.

LUIZZI.

Vous êtes marin?...

PINGOUIN.

Oui, un peu.

LUIZZI.

Avez-vous une barque?...

PINGOUIN.

Et une bonne marcheuse, je m'en vante.

LUIZZI.

Il doit y avoir des navires en partance?...

PINGOUIN.

Trois qui lèvront l'ancre au point du jour.

LUIZZI.

Pouvez-vous me conduire en rade cette nuit?

PINGOUIN.

Hum! la mer sera peut-être un peu rude!

LUIZZI.

500 fr. pour vous, si vous nous faites aborder cette nuit un de ces trois navires.

Digitized by Google

PINGOUIN.

500 fr!... tapez là... à la marée montante je viendrai vous chercher... (*A part.*) Allons! il paye bien, le voyageur! (*Haut.*) Je serai exact, foi de Pingouin!

LÉONIE, *à Armand.*

Qu'est-ce donc?...

LUIZZI, *bas à Léonie.*

Nous ne pouvons nous arrêter ici... mais un navire est en vue, et... (*montrant Pingouin*) cet homme nous y conduira... nous partirons ce soir.

LOUISE, *à part.*

Déjà!

LUIZZI, *à la mère Etienne.*

Jusqu'au moment du départ, indiquez-nous une chambre où ma sœur puisse prendre quelques instants de repos.

LOUISE, *vivement.*

Ah! madame est votre sœur?...

LUIZZI, *hésitant un peu.*

Oui, mon enfant.

LA MÈRE ETIENNE.

Madame, je puis vous donner la chambre que viennent de quitter cette jeune dame et ce jeune monsieur qui sont allés s'embarquer sur le paquebot en charge pour Londres... Françoise, Jeannette, venez ranger par là.

LUIZZI, *à part.*

Est-ce que ce serait?...

LÉONIE, *à mère Etienne.*

Merci, madame.

LOUISE, *la regardant et à part.*

C'est elle! c'est bien elle!

LÉONIE.

Pourquoi me regardez-vous ainsi?

LOUISE.

C'est que je crois vous reconnaître, madame.

LUIZZI.

Que dit-elle!

LÉONIE.

Où m'avez-vous donc vue?

LOUISE.

Au couvent où on nous avait recueillies, maman et moi.

LÉONIE.

En effet, je me souviens... vous êtes la fille d'Henriette.

Digitized by Google

LUIZZI.

D'Henriette !

LOUISE.

Oui, madame, vous avez été charitable pour nous... et j'ai été bien contente de vous être bonne à quelque chose!

LÉONIE.

Oui. (*A Armand.*) Monsieur de Luizzi, vous adresserez cette enfant à monsieur Barnet, il fera ce que j'aurais été si heureuse de faire... Vous allez écrire, n'est-ce pas?...

LUIZZI.

A l'instant même... Barnet d'ailleurs a peut-être maintenant les lettres que j'attendais de Florence, il achevera l'œuvre que j'avais commencée... il rendra à cette enfant et à sa mère une fortune et un nom.

LOUISE.

Je ne demande qu'à revoir maman.

LUIZZI.

Je vais écrire. (*Il écrit sur ses tablettes.*)

LÉONIE, *attirant Louise vers elle.*

Tu en as été séparée à Toulouse par la foule... je sais cela.

LOUISE.

Oui, madame, je me vis à la nuit tombante, dans un quartier inconnu, seule et ne pouvant retrouver mon chemin pour revenir auprès de maman... je l'appelais de toutes mes forces, et je pleurais... des soldats passaient, ils me parlèrent bien durement et on me conduisit dans une grande maison bien laide, bien sombre, où je ne vis que des figures pâles et tristes, des habits en haillons, et où je n'entendis que des gémissements et des plaintes.

LÉONIE, *avec douleur.*

Un dépôt de mendicité !

LOUISE.

Oui, je crois que c'est ainsi qu'on appelait cette maison... Je devais rester là jusqu'à ce qu'on eût retrouvé maman... tous les jours, j'attendais... Le temps s'écoulait et pas de nouvelles... Un soir que la porte était restée entr'ouverte et que personne ne songeait à moi, je sortis... Je pris la première route qui se présenta devant moi, espérant toujours qu'elle me conduirait vers maman... j'ai marché bien longtemps... je serais morte de fatigue et de faim, sans la charité de la bonne madame Etienne, qui m'a donné un asile et du pain... elle m'a rendu la vie, mais je vous bénirai plus encore, madame, si vous me rendez ma mère !...

Digitized by Google

LÉONIE, *embrassant Louise.*

Ce que les hommes ne peuvent faire, Dieu le peut ! et c'est en lui qu'il faut mettre notre confiance...

LUIZZI, *qui a écrit.*

Mon enfant, ce billet que j'écris est pour monsieur Barnet, à Toulouse... La bonne femme qui vous a recueillie vous y conduira... Une fois sous la garde de monsieur Barnet, vous n'aurez plus à redouter ni la misère ni l'abandon.... Allez prévenir madame Etienne...

LOUISE.

Tout de suite... (*Revenant.*) Ce monsieur Barnet me ramènera donc à maman ?

LÉONIE.

Oui; Dieu vous doit ce bonheur, pauvre enfant !

LOUISE.

Oh ! comme je vais le prier, madame, pour votre frère et pour vous !

LUIZZI.

Oui, mon enfant... priez, priez (*montrant Léonie*) pour elle !

LOUISE.

Je vais vous amener madame Etienne... Oh ! nous partirons demain revoir maman... l'embrasser !... Mon Dieu, mon Dieu ! que je suis heureuse ! (*Elle sort en courant.*)

SCÈNE III.

LUIZZI, LÉONIE.

(*Léonie est assise près d'un guéridon sur lequel brille une lumière, il y a aussi sur le guéridon papier, plume, encre, enveloppe et cire.*)

LUIZZI.

Et maintenant, madame, me pardonnerez-vous jamais ?

LÉONIE, *tournant doucement les yeux vers Armand.*

Monsieur de Luizzi... vous, un honnête homme, vous m'avez perdue, moi qui suis une honnête femme... Depuis un moment je puis rassembler mes idées, mesurer la profondeur de l'abîme où je suis tombée... quand je suis revenue à moi, je me suis trouvée dans une voiture qui dévorait l'espace... il me semblait que j'étais emportée par la tempête... puis, je me croyais seule... ce n'est qu'au point du jour que je vous ai aperçu... vous pleuriez... et moi, votre victime, j'ai eu pitié de vous...

LUIZZI.

Oh ! malheureux jouet d'une fatalité désespérante, je ne mérite ni pitié ni compassion... mais vous, madame, vous si sainte,

Digitized by Google

si pure, obligée de fuir pour sauver votre vie, pour cacher votre honte !... Oh ! c'est affreux ! c'est affreux !

LÉONIE.

J'ai du courage, monsieur de Luizzi.... oh ! je n'aurais plus peur de mourir à présent !

LUIZZI.

Mourir ! vous !... ah ! ce mot est mon châtiment... Non, madame, non, vous ne mourrez pas !... je défendrai votre vie contre votre découragement, je la défendrai contre la calomnie... je me sens assez fort pour cette tâche... Dans un instant nous allons quitter la France... Caroline nous rejoindra dans la retraite que vous aurez choisie... elle sera votre sœur, je serai votre frère... et si plus tard... oh ! bien tard, si touchée de ma résignation, de mon dévoûment... et laissez-moi vous dire à genou, de mon amour, qui ne sera qu'un culte, si vous daignez oublier le mal que je vous ai fait... si vous me pardonnez... oh ! Léonie, Dieu me pardonnera aussi peut-être !

LÉONIE, *pendant les dernières phrases d'Armand a écrit.*

Armand, (*elle lui tend la main, Armand la lui baise*) cette lettre que j'écris est pour vous...

LUIZZI, *se relevant.*

Pour moi ?

LÉONIE, *tout en écrivant.*

Oui, pour vous... Jurez-moi que tant que je vivrai, vous n'en romprez pas le cachet... (*Elle ferme la lettre.*)

LUIZZI.

Tant que je vivrai, madame... oh ! mais je...

LÉONIE, *qui a cacheté sa lettre.*

Jurez-le-moi, monsieur de Luizzi, sur votre honneur de gentilhomme, sur la mémoire de votre mère !

LUIZZI.

Je vous le jure !

LÉONIE, *lui remettant la lettre.*

Merci... prenez... (*Elle se lève.*) Je vais attendre l'arrivée de votre pilote.

LUIZZI.

Vous partirez donc ?

LÉONIE.

Oui.

LUIZZI.

Oh ! à mon tour, merci, madame !

LÉONIE *se dirige vers la porte à gauche conduisant à sa chambre.*

Monsieur de Luizzi, vous m'avez appelée votre sœur, je vais

Digitized by Google

reposer sous la garde de mon frère... (*Armand s'incline avec respect, Léonie sort.*)

LUIZZI.

Oh ! oui, son frère !

SCÈNE IV.

LUIZZI, SATAN, *puis* DES OFFICIERS DE JUSTICE, GENDARMES.

LUIZZI.

L'heure s'écoule et je ne vois pas revenir cet homme qui m'a loué sa barque... s'il nous manquait de parole... Cerny est sur nos traces, peut-être... (*Ouvrant la porte.*) Je ne vois personne. (*Appelant.*) Hé ! matelot !.. son nom...'ah ! Pingouin ! Pingouin ! (*En ce moment Satan paraît assis contre la porte à gauche. Il est vêtu comme Pingouin, il a pris ses habits et ses traits.*)

SATAN.

Voilà, patron, voilà !

LUIZZI, *se retournant.*

Je ne vous avais pas vu entrer... Votre barque est-elle prête ?

SATAN.

Ma barque ?... elle est partie...

LUIZZI.

Partie !

SATAN.

Emmenant une jolie paire d'amoureux... et qui paye bien, mille tonnerres !.. cent louis pour aller d'ici au brick... et vous n'aviez promis que cinq cents francs...

LUIZZI.

Mais j'avais ta parole...

SATAN.

Oui, j'avais promis foi de Pingouin, c'est vrai.... mais que voulez-vous ! quand j'ai su que le beau monsieur s'appelait Henri Donezau, et la petite dame Juliette... je n'ai pas pu résister...

LUIZZI.

Henri ! Juliette !

SATAN, *se redressant.*

Ils sont sauvés... oui... ils m'intéressent, ces petits tourtereaux...

LUIZZI.

Oh ! Satan ! Satan ! tu veux donc ma perte !

SATAN.

Moi, ingrat !... Tiens, écoute... entends-tu, là-haut, le grand tra là là ?... Je gage ma pipe culottée, comme disent les marins,

Digitized by Google

et mon cotillon neuf avec, contre une queue de harang saur, qu'il ne fait pas bon en mer à l'heure qu'il est...

LUIZZI.

Tu ne veux pas, je le vois, que je puisse me soustraire à ta fatale influence... tu me crées des obstacles pour me vendre plus chèrement tes services... Eh bien, Satan, ma bourse n'est pas encore épuisée... tu es toujours mon esclave... Une barque à l'instant, je le veux !

SATAN.

Je te la donnerai si tu persistes encore à t'embarquer après avoir lu la lettre que madame de Cerny vient d'écrire tout à l'heure...

LUIZZI.

Cette lettre, la voilà... et j'ai juré de ne pas rompre le cachet, je l'ai juré sur ma foi de gentilhomme, sur la mémoire de ma mère!

SATAN.

Oui, je le sais... j'ai pitié de toi, mon pauvre maître... et pour un moment, je permets à ton regard de pénétrer l'épaisseur de ce papier... Baron, tu peux lire maintenant la lettre contenue dans cette enveloppe, car cette enveloppe est pour toi aussi transparente que le cristal le plus pur...

LUIZZI.

Oh ! prodige !

SATAN.

Lis, baron.

LUIZZI, *lisant à travers l'enveloppe.*

« Armand, vous m'aimez... vous le dites trop bien pour que je ne vous croie pas... Une femme vulgaire qui ne saurait pas vous aimer, braverait la honte pour vivre près de vous. Je ne suis pas une femme vulgaire, moi, et je vous aime !... Voilà pourquoi je veux mourir... Je me jetterai dans le fleuve pendant la traversée... et mon dernier soupir se confondra avec ma première pensée d'amour ! »

SATAN.

Regrettez-vous encore votre barque, mon maître ?

LUIZZI.

Oh ! non... oh ! nous resterons ici... je ne la quitterai pas d'une minute !... mais, réponds-moi...

SATAN.

Parle...

LUIZZI.

Que fait monsieur de Cerny ?

Digitized by Google

SATAN.

A l'aide d'une lettre que tu écrivais à ta sœur, et qu'il a pu intercepter, Cerny a parfaitement su les détails de votre fuite, et il a suivi vos traces.

LUIZZI.

En effet... cette berline...

SATAN.

Qui courait après la tienne... (*appuyant sur le mot*) renfermait le digne et vertueux personnage qu'on appelait monsieur de Cerny.

LUIZZI, *reculant.*

Qu'on appelait... que veux-tu dire ?

SATAN.

Ah ! oui, c'est vrai, il y a un petit détail que tu ne sais pas encore... un tout petit accident...

LUIZZI.

Lequel ?

SATAN.

C'est que monsieur de Cerny vient de périr assassiné.

LUIZZI.

Assassiné !

SATAN.

Les gendarmes et les officiers de justice se sont hâtés d'accourir... (*En ce moment on voit paraître en bas à droite les officiers de justice et les gendarmes ; les pêcheurs entrent aussi avec le postillon et deux laquais, portant sur un brancard le corps de M. de Cerny.*)

SATAN.

Ils approchent...

LUIZZI, *épouvanté.*

Que dis-tu ?

SATAN.

Ils frappent. (*En ce moment on frappe à la porte de la salle.*)

LUIZZI.

Et pourquoi frappent-ils ici ?

SATAN.

Mais pour arrêter le meurtrier.

LUIZZI.

Et qui donc accuse-t-on ?

SATAN.

Qui ? toi !... adieu !

L'OFFICIER DE JUSTICE, *en dehors.*

Au nom de la loi, ouvrez !... (*Tout à coup la porte du fond,*

Digitized by Google

qu'on frappe à coup de crosse, cède. Au milieu de ce tumulte, Léonie qui s'est éveillée sort de sa chambre et jette des regards effrayés autour d'elle.)

LÉONIE.

Armand, Armand ! que se passe-t-il donc ?

L'OFFICIER DE JUSTICE.

Armand, baron de Luizzi, je vous arrête comme assassin.

LÉONIE.

Lui !

L'OFFICIER DE JUSTICE.

Et vous, Léonie, vicomtesse de Cerny, comme adultère...

LÉONIE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LUIZZI.

Arrière ! ne touchez pas à cette femme ! ! ! (*Léonie pousse un cri déchirant et tombe dans les bras de Luizzi. On les entraîne.*)

ACTE V.

NEUVIÈME TABLEAU.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

A Ronquerolles.

SCENE I.

PIERRE, *endormi sur un fauteuil.*

Diable de mouche !... Oui, c'est entendu, notre maître mort, nous partagerons tout ce qu'il y a ici... Jacques, tu prendras la sellerie pour ton compte... (*il se frotte le nez*) moi, j'aurai toute la garde-robe, tout le linge, sans compter l'argenterie, la vaisselle les meubles, et cœtera, et cœtera, et cœtera... vous autres, vous aurez le reste... nous garderons ça en souvenir de notre excellent maître... Satanée mouche ! (*On sonne. — S'éveillant.*) Hein !... monsieur a sonné !... que je suis bête !... monsieur de Luizzi est à Toulouse en jugement pour avoir assassiné cet honnête homme de M. de Cerny... j'ai rêvé sonnette ! (*Il s'apprête à dormir, on sonne encore ; se levant.*) Encore !... cette fois, je suis bien éveillé... c'est la sonnette de la chambre de monsieur !... est-ce qu'il serait déjà mort ! est-ce qu'il reviendrait pour... allons donc !... je ne veux pas avoir peur !... non,

Digitized by Google

je ne le veux pas, et je vais me prouver à moi-même qu'il n'y a personne là-dedans... absolument personne! (*Il se dirige vers la chambre.*)

LUIZZI, *en dehors.*

Pierre!

PIERRE.

Miséricorde! c'est sa voix! (*La porte s'ouvre.*) C'est son pas!.. (*Luizzi paraît.*) C'est sa figure!...

SCENE II.

PIERRE, LUIZZI.

LUIZZI.

Ah! te voilà enfin!

PIERRE.

Comment! c'est vous, monsieur... oh! dites-moi que c'est bien vous!

LUIZZI, *regardant autour de lui.*

A Ronquerolles!... je suis à Ronquerolles!...

PIERRE, *à part.*

Ça le surprend, et moi aussi!

LUIZZI.

Ne m'as-tu pas vu arriver?...

PIERRE.

Non, monsieur, ni moi, ni personne.

LUIZZI.

Comment suis-je venu ici?...

PIERRE.

Ce n'est pas moi qui vous le dirai.

LUIZZI.

Non, pas toi! (*A part.*) Mais lui... lui me le dira... (*Haut.*) Va-t'en!

PIERRE.

Ça suffit, monsieur... (*A part.*) Est-il pâle, Seigneur, est-il pâle!... il se sera échappé de prison, ou il revient ici pour se faire enterrer, (*Il sort avec crainte.*)

SCENE III.

LUIZZI, *puis* SATAN.

LUIZZI.

Oui, si ma tête n'est pas entièrement perdue... je me souviens... séparé violemment de Léonie, j'ai été jeté dans un ca-

Digitized by Google

chot... je me suis évanoui sur la dalle humide et froide... et tout à l'heure en rouvrant les yeux, je me suis trouvé dans ma chambre à Ronquerolles... Comment y suis-je venu?... que s'est-il passé... oh! je veux le savoir! (*Il sonne ; Satan paraît.*)

SATAN, *en costume de juge.*

Me voilà!

LUIZZI.

Pourquoi ce costume?

SATAN.

Ce costume est celui du juge d'instruction chargé de ton interrogatoire... ce digne magistrat était en bonne fortune... je n'ai pas voulu qu'on le dérangeât et je l'ai remplacé... heureusement pour toi, car j'ai constaté à l'aide d'un médecin plein de savoir et de mérite que tu étais fou.

LUIZZI.

Moi!...

SATAN.

Qu'en conséquence, il fallait te bien traiter, te guérir pour pouvoir présenter aux assises prochaines un criminel de bonne mine... Oh! la justice est comme le chasseur qui soigne avec amour au printemps le gibier qu'il doit tuer à l'automne; un honnête homme peut mourir de faim, mais un assassin... peste!... il n'y a pas pour lui de morceaux trop friands... on lui passe toutes ses fantaisies... Et on te croit un assassin, baron!

LUIZZI.

Serais-je donc condamné pour un crime que je n'ai pas commis?

SATAN.

Ceci est de l'avenir, et je ne me suis pas engagé à te le révéler... seulement je te rappellerai Calas et la servante de Palaiseau, ils étaient innocents; l'un fut roué, et l'autre pendue!... la justice s'est trompée... qui ne se trompe pas dans ce monde?

LUIZZI.

Comment puis-je être accusé du meurtre de M. de Cerny, que je n'ai pas même revu?...

SATAN.

Ceci est du passé, et je dois te répondre... Dans ta fuite avec Léonie et aux environs de l'auberge de Royan, te souviens-tu que ta voiture s'est brisée juste à l'angle d'un sentier traversant ce bois!

LUIZZI.

Oui? Eh bien?...

SATAN.

Eh bien! monsieur de Cerny qui courait derrière vous est

Digitized by Google

arrivé à la berline renversée sur la route... il a interrogé ton postillon... celui-ci lui a indiqué le sentier que tu suivais avec Léonie ; Cerny furieux s'est élancé dans le bois les armes à la main...

LUIZZI.

Après ?...

SATAN.

Bientôt un coup de feu a retenti !...

LUIZZI.

En effet, je crus même que ce coup de feu avait été tiré par un chasseur !

SATAN.

Pas du tout, il avait été tiré par un contrebandier à qui la présence et les armes de monsieur de Cerny déplurent beaucoup sans doute, car ton ennemi est tombé frappé d'une balle à la tête ; mais en tombant il a prononcé ton nom.

LUIZZI.

Mon nom !

SATAN.

Il est mort en t'accusant, et cela devant ses gens et les pêcheurs accourus près de lui !

LUIZZI.

Mensonge ! mensonge !

SATAN.

Mensonge pour toi... vérité pour les juges... tu enlevais madame de Cerny ; quel autre avait plus que toi intérêt à la mort du vicomte ?... Apparence, culpabilité !... Culpabilité, condamnation !... oh ! mon cher ami, tu réunis toutes les conditions nécessaires pour devenir le héros d'une belle et bonne cause célèbre !

LUIZZI!

Oh ! puisque je suis libre, je fuirai... mais Léonie... mais ma sœur... mais Henriette que sont-elles devenues ?..,

SATAN.

Je puis encore te satisfaire... Viens avec moi, tu franchiras l'espace, avec moi tu es invisible ! (*Le théâtre change et montre l'intérieur d'un hospice.*)

SATAN.

Nous sommes arrivés !

LUIZZI.

Où m'as-tu conduit ?...

Digitized by Google

SATAN.

Dans la maison des folles où est enfermée Léonie !

LUIZZI.

Léonie, dans une maison de folles !

SATAN.

Du moment que son mari la poursuivait pour la faire arrêter, c'était probablement pour qu'on la privât de sa liberté. Au surplus, elle y est traitée avec égard par votre ami monsieur de Simiane, le médecin en chef de la maison !

LUIZZI.

Pauvre Léonie! mais Caroline, mais Henriette ?...

SATAN.

Se trouvent aussi dans la maison de folles... Caroline en qualité de religieuse... Henriette comme...

LUIZZI.

Comme?...

SATAN.

Tu la verras tout à l'heure... (*On entend du bruit à la grille.*)

LUIZZI.

Quel est ce bruit ?

SATAN.

Écoute... (*On voit un groupe traverser le fond, au milieu duquel se trouve Louise.*)

LÉONIE.

Monsieur Simiane, qu'est-ce donc?

LE DOCTEUR.

Une mendiante qu'on arrête... Je ne me trompe pas... c'est une jeune fille qui s'est présentée plusieurs fois à la porte de cette maison; elle voulait vous voir... vous parler...

LÉONIE.

A moi...

LE DOCTEUR.

Excusez-moi de ne pas l'avoir laissée parvenir jusqu'à vous; mais, comme directeur de cette maison, je dois donner l'exemple de la soumission au réglement, et nulle personne étrangère ne peut, sans une autorisation spéciale, franchir le seuil de cette grille.

LÉONIE.

Cette jeune fille, si c'était...

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, LÉONIE, UN GARDIEN, *puis* LOUISE.

LE GARDIEN.

Monsieur le docteur, on vient d'arrêter en flagrant délit de

Digitized by Google

vol une petite mendiante, et ceux qui s'en sont emparés l'amènent ici.

LÉONIE, *à part.*

Un vol! oh! ce n'est pas Louise. (*Louise paraît amenée par deux hommes. Léonie, accourant à elle.*) Ah! c'est toi, Louise, c'est toi...

LOUISE, *de même.*

Ah! madame, je savais bien que j'arriverais jusqu'à vous!

LÉONIE.

Monsieur, cette enfant n'est pas coupable, cette enfant n'a pas volé!

LOUISE, *avec naïveté.*

Si, madame!

LÉONIE.

Oh! mais tu ne sais pas alors que c'est un crime?

LOUISE.

Je savais que c'était mal, madame, et pourtant j'ai volé! A présent je vais vous dire pourquoi j'ai fait cela... Quand on vous a emmenée de l'auberge de Royan, je pleurais bien fort... vous aviez été si bonne pour moi, puis vous m'aviez promis de me faire revoir maman! je n'espérais qu'en vous! et vous partiez... on vous avait mise dans une voiture, mais vous étiez si faible que cette voiture allait au pas, et je pouvais la suivre!

LÉONIE.

Toi, pauvre enfant?...

LOUISE.

Je voulais savoir où on vous conduisait, afin de vous rappeler votre promesse... je vous ai vue entrer dans cette grande maison; mais quand je me suis présentée pour y entrer à mon tour, on m'a repoussée... on a refermé la grille... le lendemain je suis revenue, et j'ai bien prié pour qu'on me laissât vous voir; on me chassa plus durement encore... alors je demandai à une marchande qui est là-bas devant la grille comment on pourrait pénétrer ici.... Elle me répondit qu'on ne laissait entrer que les folles et les voleuses... Alors, madame, j'ai demandé pardon au bon Dieu et à maman!... et j'ai volé.... volé en plein jour... pour que tout le monde pût me voir... pour être bien sûre qu'on m'arrêterait et qu'on me conduirait ici... M'y voilà... Dieu m'a pardonné, je l'espère... et vous allez me dire où est maman ....

LÉONIE.

C'est pour arriver jusqu'à moi!... c'est pour revoir ta mère que tu as fait cela!... mais si tu as bien souffert, le ciel t'a prise en pitié!... il garde à ta tendresse filiale une douce récom-

Digitized by Google

pense... Ta mère, mon enfant, ta mère est ici, tu vas la voir... tu vas l'embrasser !...

LOUISE.

Ma mère est dans cette maison?... ah! c'est donc pour cela qu'au prix de ma vie j'y voulais entrer !

LÉONIE.

Monsieur Simiane, vous êtes ému comme moi !... oh ! ne tardez pas davantage... réunissez cette enfant à sa mère.

LE DOCTEUR.

Oui, à l'instant... prévenez la sœur carmélite d'amener ici la personne renfermée au numéro quatre. (*A Louise.*) Mon enfant, votre mère va venir.

LOUISE.

Attendre encore !

LE DOCTEUR.

De la prudence !

LOUISE, *remontant.*

Je ne la vois pas!... ah! la voilà, oui, c'est bien elle!... Maman !...

CAROLINE, *entrant.*

Toujours dans le même état, monsieur le docteur !

LE DOCTEUR.

Laissez-la-moi prévenir !... (*On se place devant Louise pour la cacher à sa mère.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pourquoi me tenez-vous ainsi?... où me conduisez-vous?... je ne voulais pas sortir... ces visages égarés que je rencontre partout... ces paroles insensées qui me poursuivent sans cesse... tout cela me glace, tout cela me fait peur!... ma sœur, je veux changer de chambre, pour ne plus entendre les cris de ces malheureuses... pour ne plus voir leurs visages au travers des carreaux de ma fenêtre...

LOUISE, *à Léonie.*

Pourquoi ne me la laissez-vous pas embrasser?...

LE DOCTEUR, *à Henriette.*

Vous avez gardé votre raison...

CAROLINE.

Vous en auriez pour reconnaître votre fille...

Digitized by Google

HENRIETTE.

Que vous êtes cruelle!... vous savez bien qu'ils me l'ont assassinée!...

LOUISE.

Que dit-elle donc?...

LE DOCTEUR.

Je vous jure qu'elle existe.

HENRIETTE.

Vous mentez! Si les hommes sont impitoyables, Dieu ne l'est pas, lui!.. Si ma fille existait... il aurait eu compassion de la pauvre mère... malgré vous, il m'aurait rendu ma Louise... car Dieu est bon!

LOUISE, *s'échappant.*

Oui, maman... Dieu est bon... et me voilà!

HENRIETTE, *avec effroi.*

Ah!

LOUISE.

Eh bien! tu ne m'embrasses pas?... tu me repousses... (*Sans rien dire, Henriette qui s'était reculée d'abord tombe doucement à genoux.*)

HENRIETTE.

Mon Dieu! mon Dieu!... Louise! ma Louise!... Louise!

LOUISE, *courant à elle.*

Maman!...

LE DOCTEUR.

Eh bien! vous avais-je trompée?...

HENRIETTE, *emportant sa fille.*

Oh! si tu veux me la reprendre, Félix!... si tu approches, je te tue!...

LÉONIE.

Pauvre Henriette!

CAROLINE.

Ne craignez plus rien ni pour votre fille, ni pour vous!

LOUISE.

Pourquoi me regardes-tu ainsi, maman?... pourquoi me serres-tu si fort?... tu me fais mal!... Ne pleure donc pas... je suis si heureuse, moi!...

HENRIETTE.

Ecoute, Louise!... si jamais tu sors de cette tombe, tu te rap-

Digitized by Google

pelleras bien de dire que tu es la fille d'Henriette de Cerny... n'oublie pas surtout le nom de notre persécuteur... regarde-le bien, lorsqu'il va entrer... regarde-le notre bourreau, afin de le reconnaître un jour... En attendant, je vais te cacher sous tes rideaux pour qu'il ne te voie pas le regarder... Viens! viens!... (*Elle l'entraîne.*)

LOUISE, *au Docteur.*

Monsieur, mais qu'a donc ma pauvre maman?... vous la guérirez, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Oui, mon enfant!

LÉONIE.

Ah! docteur!... elle est perdue!

LE DOCTEUR.

Tout à fait perdue!

DIXIÈME TABLEAU.

LA CHAMBRE DE RONQUEROLLES.

SCÈNE I.

SATAN, ARMAND.

ARMAND.

Perdue!... perdue!... Oh! Satan je n'ose plus t'interroger... Léonie!

SATAN.

Léonie, innocente et pure, ne veut pas paraître devant un tribunal... elle a résolu de mourir...

ARMAND.

Mourir!...

SATAN.

Elle prépare le poison qui doit la tuer...

ARMAND.

Le poison!... Oh! c'en est trop!... Satan! que la destinée de ces femmes ne s'accomplisse pas ainsi... qu'Henriette soit rendue à la raison... Caroline à la liberté... Léonie à la vie!... et prends s'il le faut ma vie à moi... prends mon salut éternel.

SATAN.

J'accepte!... mais souviens-toi que je ne t'avais rien demandé... Le salut de Léonie, la liberté de Caroline, la guérison d'Henriette,

Digitized by Google

enfin tout ce que tu viens de payer d'un prix si élevé... tout cela devait arriver naturellement et sans ma participation... Cette fois, comme toutes les autres, le seul artisan de ta ruine, c'est toi!... Pauvres hommes!... le diable dont vous vous moquez, et dont vous avez peur... le diable, votre ennemi éternel et implacable... ce sont vos passions!... c'est vous!... Autant que le mien, votre esprit est l'esprit du mal, et votre cœur est un enfer dont l'orgueil est le roi!... A bientôt, baron de Luizzi!... L'heure qui va sonner est ta dernière heure... Si tu l'oublies, je reviendrai te le rappeler. (*Il disparaît.*)

LUIZZI.

Me trompe-t-il donc encore?.. (*Apercevant Caroline.*) Ah!

SCÈNE II.

ARMAND, CAROLINE, *puis* HENRIETTE, LÉONIE, *puis* SATAN.

CAROLINE.

Mon frère!

LUIZZI.

Caroline!

CAROLINE.

Sauvé!... tu es sauvé!...

LUIZZI.

Que dis-tu?

CAROLINE.

Le contrebandier qui avait tué monsieur de Cerny, blessé mortellement dans une lutte nouvelle, a fait l'aveu de son crime...

LUIZZI.

Et toi, toi, Caroline?

CAROLINE.

Je suis libre mon frère!

LUIZZI.

Henri?...

CAROLINE.

A péri avec Juliette... la tempête a rejeté leurs corps sur le rivage...

LUIZZI.

Henriette, Léonie?

CAROLINE.

M'ont accompagnée... les voilà!

Digitized by Google

LUIZZI, *courant à Léonie.*

Vivante! vivante!

LÉONIE.

C'est votre sœur qui m'a sauvée.

LUIZZI.

Et vous, Henriette?...

HENRIETTE.

Un miracle seul pouvait me rendre la raison qu'on croyait à jamais perdue... et ce miracle... les caresses de ma fille l'ont accompli.

LOUISE.

Ma mère!

LUIZZI.

Vous m'êtes donc rendues toutes les trois, pauvres anges!...

CAROLINE.

Oui, et pour ne plus te quitter, Armand!...

LUIZZI.

Le bonheur! le bonheur! enfin!... Qu'ai-je dit?... Mais l'heure va sonner, et je suis perdu!...

TOUTES.

Perdu!

LUIZZI.

Ah! pour la première fois depuis que j'ai accepté l'infernal héritage des Luizzi, je comprends enfin pourquoi ce pouvoir surnaturel m'a précipité dans l'abîme; c'est que l'homme ne doit pas pouvoir lire dans les mystères de l'avenir! Malheur donc, malheur à moi qui ai voulu pénétrer dans cette science redoutable!

LÉONIE.

Armand! revenez à vous; quelque mystère que renferment vos étranges paroles, il n'est pas trop tard pour espérer en l'amitié.

HENRIETTE.

En l'amour!

CAROLINE.

Et surtout en Dieu!

LUIZZI.

Dieu! Dieu! oui... il aura pitié peut-être... Ah! trop tard... Caroline, Henriette, Léonie, et mourir!... (*Minuit sonne.*)

HENRIETTE.

Mort... Il est mort...

Digitized by Google

SATAN.

L'heure est passée, Armand baron de Luizzi, ton âme est à moi !... (*Changement.*)

Apothéose.

Le théâtre change et représente les ruines du château de Ronquerolles. — Au milieu des ruines, le tombeau d'Armand de Luizzi. — Ce paysage agreste est éclairé par la lune. Caroline, que soutient Léonie, traversent le théâtre et viennent s'agenouiller près du tombeau. Henriette et Louise les suivent. Tout à coup, le fond du théâtre s'éclaire et laisse voir l'intérieur du firmament. L'ange de la Misérieorde se détache du groupe des autres anges, il développe ses ailes, vient au-devant de l'âme de Luizzi, qui sort du tombeau, et la conduit au ciel.

CAROLINE.

Mes sœurs ! Dieu a pardonné !...

FIN.

PARIS. — Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, au Marais.

Digitized by Google